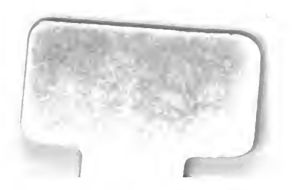


NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

FRANÇOIS GIRARDON,

DE TROYES.

Tiré à 250 Exemplaires. N° 246

TROYES. — TYP. DE CARDON.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

FRANÇOIS GIRARDON,

DE TROYES,

SCULPTEUR ORDINAIRE DU ROI,

CHANCELIER ET RECTEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE,
INSPECTEUR-GÉNÉRAL DES OUVRAGES DE SCULPTURE;

PAR

M. CORRARD DE BREBAN.



2e Édition.

A TROYES,
CHEZ FÈVRE, LIBRAIRE.
A PARIS,
CHEZ DEFLORENNE, LIBRAIRE, QUAI DE L'ÉCOLE, 16.

—

1850.

PRÉCIS

DE LA VIE DE GIRARDON.

FRANÇOIS GIRARDON naquit à Troyes, sur la paroisse Saint-Remy [1], le 17 mars 1628 [2], de Nicolas Girardon, maître fondeur, et d'Anne Saingevin. Son père le plaça d'abord chez un procureur; mais, au lieu de s'appliquer à la pratique, une disposition innée le portait déjà à barbouiller de croquis le papier du procureur [3], et à dégrossir des morceaux de craie dont ses poches étaient toujours fournies. Il trouva une occupation plus conforme à ses goûts dans l'atelier de Baudesson, menuisier-sculpteur, père de l'académicien, à qui son père le confia, désespéré de le voir si indifférent pour une carrière avantageuse. Là il put dessiner à son aise. Il n'avait pas 15 ans lorsqu'il peignit la vie de sainte Jules, dans la chapelle de ce nom, près Troyes, en une suite de scènes de petite dimension [4]. Deux sculpteurs du 16e siècle, Dominique et Gentil, ont orné avec profusion plusieurs des églises de Troyes de morceaux fort estimés. Leur étude, ainsi qu'il se plaisait à le reconnaître, lui fut extrêmement utile et lui révéla la véritable nature de sa vocation ; il saisit le ciseau qu'il ne quitta plus [5]. Il eut alors occasion de travailler avec son maître aux embellissements du château de Saint-Liébault (aujourd'hui Estissac) que possédait alors le chancelier Se-

guier. Ce protecteur des lettres et des arts distingua l'habileté de notre jeune compatriote, et ce fut l'origine de sa fortune. Il l'engagea à faire le voyage de Rome, et suppléa à ce que sa famille ne put faire. A Rome, Girardon fut accueilli par deux compatriotes. Philippe Thomassin le logea, Pierre Mignard l'aida de ses conseils et le plaça sous la direction du cavalier Bernin. Il ne paraît pas qu'il ait rien produit à Rome. Il y resta malheureusement trop peu de temps; mais ce temps fut bien employé pour ses études : il était déjà de retour à Troyes en 1652. Il y fit quelques ouvrages pour un gentilhomme du nom de Quinot, surnommé le Curieux, à cause de son goût pour les arts, qui le prit aussi sous son patronage. L'année suivante il arriva à Paris, où le chancelier Seguier lui continua ses encouragements; il lui fit obtenir une pension sur le sceau, et le fit travailler d'abord chez Laurent Manière, et plus tard chez les Anguier : son talent fit le reste. Bientôt apprécié et employé par la famille Colbert, qui avait alors avec Troyes de grandes relations, et par le premier peintre Lebrun, il ne put suffire aux ouvrages qu'on lui confia, et marcha de succès en succès. L'Académie de peinture l'admit dans son sein le 7 juillet 1657, le nomma professeur le 5 juillet 1659 à la place d'Erard; adjoint au recteur le 3 décembre 1672, après la mort de Nocret; recteur le 6 octobre 1674, après la mort de Philippe de Champagne : enfin chancelier le 13 août 1695, après la mort de Mignard. Dès 1669 on le voit retourner à Rome chargé par le ministre Colbert d'une haute inspection sur l'école de France et d'autres missions touchant les beaux-arts [6]. Bien que depuis l'année 1712 jusqu'à sa mort, il ne put se rendre aux séances de l'Académie, à raison de ses infirmités et de l'affaiblissement de ses facultés, elle ne voulut point conférer à un autre les fonctions de chancelier, et scella elle-même ses actes. Il fut encore pourvu, après la mort de Lebrun, de l'inspection générale des ouvrages de sculpture.

Une pareille dictature témoigne assez d'une supériorité incontestée ; il n'en faut pas moins regretter qu'elle ait été dans les usages du temps. Rien n'était plus contraire aux intérêts de l'art et des artistes, puisqu'elle ne tendait à rien moins qu'à imprimer le même style et la même couleur à tous les ouvrages d'une époque. Girardon lui-même n'a que trop souvent subi cette fâcheuse influence du premier peintre ; trop souvent il a travaillé d'après les idées et quelquefois même les dessins de Lebrun. Les belles choses qu'il a exécutées lorsqu'il était livré à son seul génie, prouvent assez qu'il perdait plus que personne à ce défaut d'indépendance. Il avait épousé Catherine Duchemin, qui peignait avec succès les fruits et les fleurs. Elle fut la première de son sexe à qui l'Académie accorda des lettres d'académicienne, sous la date du 4 août 1663. Son tableau de réception offrait un panier plein de fleurs posé sur un piédestal [7]. Elle mourut en 1698, âgée de 69 ans, et le 27 septembre de cette année l'Académie en corps se transporta auprès de Girardon pour lui offrir ses compliments de condoléance. De leur mariage naquirent quatre enfants, un fils et trois filles : 1° Le fils fut chanoine régulier à Sainte-Geneviève ; 2° Elisabeth épousa Henri Martinot, célèbre horloger, logé au Louvre ; 3° Catherine-Françoise épousa Edmond Michelin, conseiller au bailliage de Troyes, qui finit par se fixer à Paris, où il acheta une charge à la chambre du trésor. Il mourut sans enfant en 1742. Sa succession échut à ses neveux Martinot ; 4° Anne épousa Claude Pouen, sculpteur à Paris. Il avait laissé à Troyes un frère procureur, deux sœurs mariées à d'autres procureurs, Rochette et Braconnier, et une troisième, Marie, mariée à Jean Camusat, marchand-pelletier. J'ignore s'il existe encore à Paris des personnes connues pour appartenir à cette famille. Il en existait à Troyes en 1764 (voyez les Éphémérides de 1765) qui agissaient en cette qualité. En 1791 c'était M. Carré, avocat, qui, à titre de pa-

rent du testateur, distribuait le produit des fondations. Je n'y connais aujourd'hui, même parmi ceux qui portent le même nom, personne qui puisse établir le moins du monde une commune origine, même en ligne collatérale. Girardon ne fut pas de ceux qui ne jouirent de leur célébrité qu'après leur mort. Il était recherché de la cour et de la ville. Il avait pour amis et pour commensaux les grands poètes de cette époque, qui le chantaient dans leurs vers. Le grand Condé et le duc d'Orléans, depuis régent, venaient souvent le voir travailler, et Louis XIV, qui savait si bien discerner le mérite et le mettre en valeur, se plut maintes fois à faire reproduire ses traits par ce nouveau Lysippe. Il n'eut rien non plus à désirer du côté de la fortune. Il en employa une partie de la manière la plus honorable, en formant au Louvre, où il avait son logement, une galerie de sculpture antique et moderne digne d'un souverain, et dont l'arrangement doit rester un exemple du goût qui doit présider à de pareilles collections [8]. Au milieu de cette prospérité, ses regards se tournaient toujours vers Troyes et vers *sa chère paroisse*. Jamais il n'a passé plus de deux ans sans venir les visiter : alors il redevenait Troyen ; les goûters dans les jardins, les bruyantes parties de vendanges qui étaient les grands plaisirs de nos aïeux, faisaient ses délices et il s'y livrait avec expansion et bonhomie. On le voit chaque jour de sa vie occupé à resserrer les liens qui l'attachaient à son pays. Il traçait des plans pour son embellissement [9] ; il lui consacrait plusieurs de ses beaux ouvrages ; chaque année il y faisait passer des aumônes abondantes, et, non content de pourvoir au présent, il voulut se survivre dans ses bienfaits en fondant à diverses reprises des rentes perpétuelles au profit des pauvres de Saint-Remy. Les actes de fondations m'ont passé sous les yeux [10]. Sa piété dont il partageait les sentiments avec tous les grands hommes de son siècle, sa tendresse pour ses proches, sa prévoyante sollicitude pour le malheur,

son amour pour son pays s'y peignent sous les plus vives couleurs. Enfin, comblé d'ans et d'honneurs, il mourut à Paris le 1er septembre 1715. On a fait la remarque qu'il mourut le même jour que Louis XIV, comme si, après avoir brillé dans cette pleïade de beaux génies dont le grand roi marchait environné, de son vivant, il avait voulu lui faire escorte jusque dans la tombe. Il fut enterré à Saint-Landry, dans le tombeau qu'il y avait fait élever pour sa femme [1]. Son assiduité à manier et à pousser le ciseau avait fini par lui causer à la main droite un calus d'un pouce d'épaisseur.

On distingue parmi ses élèves Granier, Fremyn, Nourrisson, Joly, de Troyes, le Hongre, Charpentier et Lelorrain, le plus célèbre de tous, qui mourut recteur de l'Académie. Il est probable qu'il ne demeura pas étranger aux études de François Coudray, de Villacerf, mort à Dresde en 1727, premier sculpteur du roi de Prusse, car, le 26 janvier 1709, ce fut lui qui présenta à l'Académie le jeune auteur et ses ouvrages.

Son buste se voit à l'Hôtel-de-Ville de Troyes, parmi les illustres Troyens que Grosley a fait exécuter par Vassé. Son portrait a été peint un grand nombre de fois, notamment : 1° par Houasse ; 2° par Revel, pour son morceau de réception à l'Académie ; 3° par Rigaud, gravé par Duchange ; 4° par Vivien, gravé par Drevet. Ce dernier morceau, exécuté au pastel dans de grandes proportions, est un des chefs-d'œuvre du genre. On peut dire qu'il a donné une seconde vie au modèle dont il a reproduit avec bonheur la physionomie pleine d'expansion. Il figure au musée national des dessins sous le n° 1286.

Les ouvrages qui contiennent le plus de détails sur Girardon, sont : *la Vie des Sculpteurs,* par d'Argenville, et les articles que Grosley lui a consacrés dans ses *Ephémérides* et dans ses *Troyens Célebres.*

Dans le dix-huitième siècle, Lépicié, secrétaire de l'Acadé-

mie de peinture, se proposait d'écrire son éloge et avait demandé des renseignements à Grosley : on ne voit pas qu'il en ait fait usage.

On a dit avec raison que la vie et l'éloge d'un artiste étaient tout entiers dans ses ouvrages; et cette maxime est surtout applicable aux artistes du dix-septième siècle, dont la vie peu accidentée ne se mêlait guère aux agitations du monde ni aux événements publics. J'ai donc pensé que le meilleur moyen de servir la mémoire de Girardon était de présenter le tableau aussi complet que possible de ce qu'a produit son ciseau. C'est ce qu'a fait pour Mignard la piété filiale, par la plume de l'abbé de Monville. Je l'essaie au seul titre de compatriote, et par conséquent avec plus de désintéressement.

Cette tâche avait ses difficultés; quand on songe que le talent de Girardon avait à s'exercer sur des matières aussi rebelles que le marbre et l'airain, on reste étonné de la profusion avec laquelle il a semé tant de belles et charmantes choses. On doit croire qu'il partageait l'opinion de son confrère Mignard, qui disait que les paresseux étaient *des hommes morts.* J'arrivais d'ailleurs bien tard, après deux siècles, pour rédiger l'inventaire de ses œuvres. Les outrages du temps, le vandalisme révolutionnaire, bien plus destructeur encore, en ont anéanti plusieurs, en ont dispersé d'autres, et ont interrompu brusquement les traditions qui servaient à les faire reconnaître à défaut de signature, que par une modestie inconnue de nos jours il négligeait le plus souvent d'inscrire. Je puis, en tous cas, attester que depuis bien des années, et particulièrement depuis la première édition de cet essai, je n'ai épargné ni soins ni démarches pour épuiser mon sujet, et j'ajoute que les morceaux qui m'auraient échappés ne pourraient être que d'une importance trop secondaire pour que leur omission puisse tirer à conséquence.

J'ai cru devoir apporter un soin particulier à noter les re-

productions par la gravure. Une estampe supplée jusqu'à un certain point le morceau détruit ou absent ; elle fournit le moyen le plus sûr d'en constater l'identité; enfin, elle est destinée à lui survivre à un jour donné, à la faveur de sa multiplication.

Félicitons-nous, en terminant, au nom des amis des arts, de voir que le glorieux héritage de Girardon a trouvé un digne successeur dans un autre artiste troyen, et de pouvoir, après avoir célébré le passé, saluer le talent plein de vie et d'avenir de M. Simart.

NOTES.

—

[1] Dans la première édition de cette notice, j'avais avoué, la rougeur au front, que les recherches multipliées auxquelles je m'étais livré n'avaient pu me mettre à même d'indiquer sa maison natale : lorsque l'humble demeure qu'il quitta pour aller plus tard habiter le palais des rois devrait être connue de tous et montrée avec orgueil à l'étranger ; qu'à l'exemple de ce que les Marseillais ont fait pour leur Puget, on devrait y voir son buste, avec cette inscription : *A Girardon, la ville de Troyes qu'il embellit et qu'il honora.* On pourrait ajouter : *et qu'il a tant aimée.* C'est en vain que j'avais interrogé les personnes les plus âgées. Nulle tradition n'existait à cet égard. J'ai poursuivi depuis lors cette espèce d'enquête avec des efforts et une ténacité qui méritaient une meilleure chance. C'est tout au plus si je puis présenter quelques présomptions sur ce point. Voici tout ce que j'ai recueilli pour la solution du problème :

1° On verra dans la relation de l'inauguration du médaillon de Louis XIV, en 1687, que cette année-là la maison paternelle de Girardon était habitée par son frère le procureur. La difficulté se trouve par là rapprochée de nous de soixante ans ;

2° Suivant une version accréditée dans la famille Cossard, qui a fourni à Troyes une succession de peintres médiocres, Girardon serait né dans la rue du Bois, *aux Piats*, selon le langage du peuple, ce qui voulait dire dans la maison des trois pies existant au dix-septième siècle, dans l'emplacement des numéros 88 et 90 actuels. J'ai vu les titres de ces maisons jusqu'en 1608. Je n'y ai rien trouvé de ce que je cherchais ;

3° Au côté nord de cette même rue du Bois, entre les numéros 153 et 159, existe une cour commune nommée de toute ancienneté *cour des fondeurs* : elle est formée par une enceinte de logements, mais de si chétive construction qu'ils n'ont pu servir ni à un chef d'atelier, ni surtout à un procureur. On peut seulement supposer qu'il y avait là des ateliers pour les maîtres fondeurs. Il y en avait plusieurs dans la rue du Bois au dix-septième siècle et deux au moins du nom de Girardon ;

4° Voici quelque chose de plus précis :

En parcourant l'inventaire de Montier-la-Celle, en deux volumes in-folio, qui sont conservés aux archives de l'Aube, au chapitre des censives urbaines, j'y lus que, le 15 septembre 1660, Denis Saingevin, greffier, vendait à Eustache Quinot un corps-de-logis entre cour et jardin et un bâtiment donnant sur la rue, le tout situé rue du Bois, et tenant, d'une part, au jeu de Paume de la Croix-Verte, d'autre part *à la veuve Girardon, fille de Jean Saingevin (mère de notre artiste)* ; d'un bout, par derrière, à M. Lorey, avocat, d'autre à la rue.

Après une suite de tâtonnements, inutiles à déduire, je suis arrivé à constater, par les titres des propriétaires, que la maison acquise par Quinot était le nº 52 actuel de

la rue du Bois (M. Journé); que le nº 54 (M. Michel), était, en 1665, le jeu de paume, dit de Beaulieu ou de la Grande-Cour, où pendait pour enseigne la croix verte, tenu par un sieur Bouchu, qui plaidait cette année-là avec Eustache Quinot, son voisin. J'ai pu même retrouver dans la maison rue des Buchettes, nº 69 (M. Bollendorf), l'avocat Morey Nicolas, qui, le 3 mars 1662, se rendit acquéreur de cette maison, et tenait par derrière à Eustache Quinot (depuis MM. Guérard); il semble qu'il ne s'agissait plus que de rechercher au nº 50 (Mme Drouot-Lambey) les traces de la famille Girardon. Malheureusement les titres font défaut et ne remontent pas au-delà du 3 novembre 1690. A cette époque, cette maison en formait deux. Celle au couchant était détenue par une famille Bertrand; celle au levant tenant à Eustache Quinot, la plus intéressante pour nous, appartenait à la veuve de Pascal Bonhommé, sergent royal. Vers 1710, elles furent réunies en une seule, comme nous la voyons aujourd'hui.

5º Dans ces derniers temps, on a donné le nom de Girardon à une rue de cette ville, nouvellement percée, qui n'a aucun rapport avec sa maison natale.

[2] Les biographes ont singulièrement varié sur l'époque de la naissance de Girardon. Voltaire, dans son siècle de Louis XIV, la place en 1617; Moréri et l'abbé Lambert en 1627; d'Argenville et la Biographie Universelle, Millin, en 1630; Landon en 1667 (tome 13). Grosley est le seul qui l'ait indiquée exactement en la fixant au 16 mars 1628, et encore on ne voit pas ce qui a pu l'autoriser à donner à la naissance une autre date que celle du baptême, lorsque l'acte ne s'explique point à cet égard. Voici cet acte que nous avons relevé sur les registres de l'état civil :

Paroisse Saint-Remy.

« François, fils de Nicolas, maître fondeur, et de dame Anne Saingevin, a été bap-
« tisé le vendredi 17e jour du mois de mars 1628. Le parrain qui a nommé, François
« Charterelle, maître tailleur, assisté d'honnête femme Anne Coquin, et d'honnête
« homme Pierre Geoffroy, procureur, nommé par ledit Charterelle, le vendredi 17
« mars. »

Ce qui a pu induire en erreur, c'est que sur le même registre on trouve, sous la date du 17 avril 1630, un autre acte de baptême applicable à François, fils de Louis Girardon, maître fondeur, et de Claude Viard, etc.

[3] Grosley conservait dans son cabinet quelques-unes de ces ébauches qui lui venaient de son aïeul, camarade de Girardon.

[4] Cette chapelle existait encore en 1833 et servait de logement à un jardinier. J'ai pu voir quelques parties fort bien conservées de ces peintures. Elles étaient en détrempe et de tous points assez mauvaises. Girardon s'amusait beaucoup à les revoir dans les derniers temps de sa vie. Elles avaient un grand intérêt comme point de départ d'une grande célébrité. A ce titre, j'en avais recommandé la conservation au propriétaire; mais dès la même année 1833, il a fait démolir la chapelle, et les peintures ont péri. C'est dans le cimetière qui entourait cette chapelle, *son promenoir du matin,* que Grosley a voulu être enterré.

[5] On voyait encore à Troyes, en 1750, des monuments de ses premiers essais dans une vierge de 18 pouces de haut, que conservaient les descendants de son frère, procureur au bailliage; et dans une figure de Louis XIII, de 7 pouces de haut, en grand habit de l'ordre du Saint-Esprit, taillée dans un fragment de marbre. Ce morceau, se trouvant trop court d'un pouce pour sa destination, avait été allongé avec de la craie. Il était dans le cabinet de Grosley.

» Cette circonstance a été révélee dans ces derniers temps par deux lettres autographes de Girardon, dont la première, possédée par M. Chambry, a été publiée dans l'isographie des hommes célèbres et dont l'autre est conservée dans la trés-riche collection de M. Feuillet de Conches, qui a bien voulu m'autoriser à en faire usage. J'ai pensé qu'on les lirait ici avec intérêt : ce sont jusqu'à présent les seules qu'on connaisse de notre compatriote.

J'ai conservé l'orthographe des originaux, elles sont toutes deux adressées à Colbert qui était alors surintendant des bâtiments du roi.

On regrette d'y trouver une appréciation sévère des ouvrages du Puget.

Quant aux creux de la colonne Trajane, ils furent transportés à Paris avec d'autres, en grand nombre, des principaux antiques de Rome. Ils étaient conservés dans la salle des cent Suisses, au Louvre, sous la garde de Félibien. On avait même réussi à monter la colonne en relief avec une grande perfection ; mais, après la mort de Colbert, cette idée, qui avait occasionné des dépenses considérables, fut abandonnée.

A Gesnes, le 2 janvier 1669.

Monseigneur,

Estant arive a Gesnes, jay rendue la letre quil vous a pleu me donner a monsieur le marquis Justiniany, lequel la receu avec toutte la joye que lon peut témoigner. aprés lavoir lue, il m'a fait beaucoup de caresse et m'a dit que nétait son incommodité et la goutte, quil me conduirait lui mesme dans tous les palais que jai veu, ou il y a de tres belles choses, particulierement pour les batiment. demain je partire pour Carare. jay vue ysy des ouvrages de mons. Puget. il y a beaucoup d'art dans se qu'il faict et le marbre bien travaille. si on veut y chercher le beau naturel et la belle draperye, sela n'y est pas ; néanmoins faict grand efaict.

je suis avec respect

Monseigneur,

votre trés humble et trés obéissant serviteur

Girardon.

A Rome, le 4 fevrier 1669.

Monseigneur,

Je croy que monsieur Perault vous aura entretenu comme j'ay fait mon possyble pour suivre vos ordres. Mons. Erard m'a fort bien recu a lacademie et m'a conduit chez monsieur de Bourlemont, lequel m'a promis donner toutes les facilités pour entrer dans les palais et autres lieux ou sont les belles choses. Nous fumes ensuite chez M. le chevalier Berny, auquel je donne advis de la beauté et bonté du grand bloc de marbre que jay veu prés a ambarqué sur le port de Carare. il nous dit sur ce sujet qu'il ne croyet pas pouvoir faire cet ouvrage pour le Roy ; que le Constantin qu'il a faict a été catorze ans chez luy sur le chantié, et auquel il avait travaillé sept années sans discontinuer ; de plus qu'il avait les ouvrages pour sa sainteté, et se voyant sur lage qu'il doute que cela se puisse faire. M. Erard fut surpris et moi aussy de lui entendre faire sette magniere de refus. il témoigna qu'il serait bien aise de voir quelque morseau de mon ouvrage, se que je ne manqueray pas à faire dans l'academie. nous nous sommes entretenus M. Erard et moy de quelle matiere serait mieux les reliefs de la colonne Trajane dont jay vu les creux, lesquels sont biens fait. nous croyons qu'il serait plus a propos d'en je[illegible]r de plastre que de sire pour les envoyer en France. Le plastre de se pays etant f[illegible]t et qui ne se tourmante pas et conserve une dureté égalle pour se reparer en tout temps et beaucoup plus beau en

sa couleur, pour y cognoitre les beautés du relief, et se pouret envoyer avec plus d'assurance, ne craignant point les chaleurs ni les autres injures du temps qui font fort grand tort à la syre. nous avons trouvé par la suputation 447 pièses, chacune de huit pieds en superficie ou a peu pres.

Les faisant jeter de syre, vous n'en verriez, Monseigneur, l'execution de plusieurs années, ne voyant personne a Rome, ou pour mieux dire bien peut de propre a cet ouvrage qui est fort longue. sy c'est pour les jeter en bronze, il faut que le fondeur prépare la syre d'epaissenr pour son métail. ainsy il faut mouler et reparer les syres au lieu ou l'on veut faire la fonte en cuivre. Il se pouret isy en reparer sur l'original quelque morseaux pour apres iceux suivre la mesme magniere en nettoyant les autres en France.

Jai veu que tous les étudiants de l'academye font assez bien leur devoir pour l'étude, a quoi jai recognu que Mons. Erard s'apliquait avec soin. Il souhaitait a quelques uns un peut plus d'asiduité. Je ne me contenterai pas de la relation qu'il m'en a faicte pour vous en bien informer, etant bien ayse de remarquer sy se qu'il m'en a dit est véritable. pour vous dire Monseigneur avec sertitude se que jay pu remarquer jusqu'à set heure de seux qui me semble mieux intentionné tant paintre que sculpteur il me semble que les sieurs Clerion et Lespingola ont beaucoup d'afection et ont profité. pour les paintres les sieurs Bonnemer et Monye saplique fort a leur travail et le jeune Rabon. pour le jeune Corneille il parait avoir du genye, mais je souaitray quil eut un peut plus d'affection.

Le tems que je demeureray isy me fera mieux connaître leur portée et je meforceray a soulager Mons. Erard en leur conduite ou je vois qu'il n'a pas peut d'afaire et pour moi je compte fort de profiter des graces continuelles que je resois de vous, etant éclèré de ses beaux reste de l'antiquité et ne manquere pas de vous rendre compte de tout ce qui se fera et de se qui se passera a l'acadèmye, comme mon devoir m'y oblige, etant avec humilité,

Monseigneur,

Votre très humble, très obéissant et obligé serviteur

GIRARDON.

[7] Voici les termes honorables de la décision de l'académie :

« Sur ce qu'il est représenté qu'il est du devoir et de l'honneur de l'académie de « suivre les intentions du roi, qui sont de répandre ses grâces sur toutes personnes, « sans distinction de sexe, et M. Le Brun ayant présenté un tableau de fleurs fait « par Mme Girardon, toute la compagnie, touchée de l'estime dudit ouvrage et con- « naissant le mérite de cette dame, a résolu de lui donner par honneur le titre d'a- « cadémicienne. »

[8] Le cabinet de Girardon, dit le comte de Caylus (tome 11-380) donnera toujours une grande idée de son goût pour l'étude de l'antique et de son amour pour l'art qu'il exerçait. On y trouvait à côté d'antiques du premier ordre comme la tête de Cybèle qui est à la bibliothèque nationale, la belle tête de faune figurée dans Caylus (planche 48), des morceaux capitaux de Jean de Bologne, de Michel-Ange, de François Flamand ; des tableaux et des dessins de Lesueur, des dessins de Lebrun, notamment les batailles et le triomphe de Constantin, qui ont servi aux belles gravures d'Audran. Après sa mort, sa galerie fut vendue à l'encan et dispersée en France et à l'étranger. On n'en connait pas de catalogue, mais, fort heureusement, elle a été figurée par ses élèves en 13 feuilles qui en donnent la plus juste idée.

Commme ces planches se trouvent souvent dans le commerce, non reliées et

incomplètes, j'ai cru servir les amateurs en leur donnant le moyen de les collationner par la description suivante relevée sur l'exemplaire du cabinet des estampes.

Première feuille.

Elle est double, en travers, intitulée : Vue d'un des bouts de la galerie de François Girardon, sculpteur ordinaire du roi.

Au centre, sous le n° 2, un buste d'Alexandre. La légende a onze articles sur trois colonnes.

Deuxième feuille.

Elle est double, en travers, même titre. Aux deux côtés les bustes du roi et de monseigneur, dix-huit articles sur trois colonnes.

Troisième feuille.

Trois feuillets en hauteur, assemblés par le côté, avec ce titre : Vue d'un des côtés de la galerie, etc.

Quarante-six numéros sur six colonnes.

On voit sur la première page Hercule terrassant Néssus. Sur la deuxième, une figure de Cérès, n° 25. Sur la troisième, un marsyas.

Quatrième feuille.

Trois pages s'assemblant de même, même titre ; quarante-huit articles sur six colonnes.

On voit sur la première Apollon tenant sa lyre. Sur la deuxième, un médaillon d'Homère; sur la troisième, l'enlèvement d'une Sabine.

Cinquième feuille.

Une feuille double, en travers, intitulée : Plusieurs morceaux antiques et modernes faisant partie du cabinet, etc.

Dix-sept numéros sur trois colonnes au milieu, Jupiter.

Sixième feuille.

Trois pages en hauteur, s'assemblant par côtés avec ce titre : Vue de plusieurs morceaux des ouvrages faits par le sieur Girardon, placés dans le milieu de sa galerie, auxquels il a fait ajouter les architectures dessinées par le sieur Oppenord.

Sur la première, l'enlèvement de Proserpine, n° 1; sur la deuxième, statue équestre de Louis XIV; sur la troisième, Proserpine sous un autre aspect.

Septième feuille.

Une feuille simple en travers, intitulée : Suite du cabinet, etc.

Légende de six numéros, au milieu, Erato.

Huitième feuille.

Idem. Au bas un bas-relief représentant un sacrifice.

Neuvième feuille.

Idem. Au milieu une Cérès.

Dixième feuille.

Idem. Au milieu un Bacchus de marbre blanc.

Onzième feuille.

Idem, Bacchus et Vénus en regard.

Douzième feuille.

Idem. Un satyre entre Bacchus et Harpocrate.

Treizième et dernière feuille.

Idem. Au milieu le dieu des jardins.

Le tout dessiné par Charpentier et gravé par Chevalier, à l'exception de la treizième gravée par Erlinger.

[9] Il avait projeté une place devant l'Hôtel-de-Ville de Troyes, une statue équestre de Louis XIV au milieu, et pour faire pendant à la belle croix qui existait alors un obélisque sur lequel il aurait sculpté les événements les plus intéressants de l'histoire Troyenne.

[10] Contrats des 3 avril 1690 et 5 juillet 1691 devant Cligny, notaire à Troyes. — 9 décembre 1699, chez Mouffle et Lambon, notaires à Paris. — Du 28 février 1701 chez les mêmes. — 7 mai 1706, chez Doyen jeune, notaire à Paris.

Voici comme il s'exprime dans l'acte de fondation du 9 décembre 1699.
« Disant ledit sieur de Girardon, qu'ayant plu à Dieu le faire naître dans la « religion catholique, apostolique et romaine, et de plus bénir ses travaux par « quelque prospérité temporelle, il s'est cru obligé de reconnaître spécialement « dans les personnes des pauvres les grâces qu'il a reçues de sa libérale bonté « et même il a dès longtemps formé le dessein d'assurer un fonds propor- « tionné à ses facultés pour aider et secourir ceux de ladite paroisse Saint-Remy « de la ville de Troyes qui est celle dans laquelle la divine Providence a permis « qu'il ait été initié aux mystères de la religion. »

[11] Il existe dans le peuple une opinion qui n'est pas sans vraisemblance, c'est que le cœur de Girardon aurait été déposé dans un caveau placé sur l'autel Sainte-Croix à Saint-Remy. Un vieillard, employé en 1792 dans cette église, m'a certifié qu'à cette époque, il en avait vu extraire la boîte de plomb où le cœur était conservé et qu'il l'avait vu remettre en place. M. le curé Marion a bien voulu, à ma demande, faire faire des recherches : elles ont été sans résultat, le caveau a été comblé.

NOTICE

DE

L'ŒUVRE DE FRANÇOIS GIRARDON,

DE TROYES.

§ Ier.

OUVRAGES EXÉCUTÉS POUR TROYES.

1. — Le Médaillon de Louis XIV, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

Girardon l'exécuta pour en faire hommage à la ville de Troyes. Il est en marbre blanc, avec tous les attributs propres au conquérant et au pacificateur. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer du portrait ou des accessoires; il a de large 1 mètre 77 centimètres, et de haut 2 mètres 80 centimètres. Girardon, pour faire ressortir la blancheur du marbre, l'avait cantonné de deux tableaux des conquêtes de Louis XIV, par Vandermeulen, son ami. Vers 1780, ces peintures ont été enlevées.

Pendant la terreur, le médaillon a été déplacé et caché.

Voici la lettre dans laquelle il annonça aux maire et échevins l'envoi de ce chef-d'œuvre :

« MESSIEURS,

« Dans le dessein que j'ai formé il y a longtemps de donner à ma patrie
« quelque marque de ma reconnaissance, et de lui laisser un témoignage

« de cet amour qui ne s'éteint jamais, j'ai cru ne pouvoir rien offrir de « plus agréable que le portrait de notre grand monarque. Comme je sais, « messieurs, que la ville de Troyes s'est toujours distinguée par son zèle « pour le service de nos rois, et que c'est principalement par là que je me « reconnais un de ses enfants, j'ai cru aussi que sa joie serait extrême de « posséder une image de Louis-le-Grand. Je ne crains point que l'on « m'accuse de présomption de parler de mon ouvrage, quand on saura que « l'amour de la patrie a conduit mon ciseau, que l'ardeur de réussir n'eut « jamais de pareille et que ce grand prince y a en quelque façon contribué « lui-même, par la bonté et la patience qu'il a eues de me laisser étudier « tous ses traits, et cet air qui s'imprime si facilement sur les cœurs et si « difficilement sur le marbre. J'aurai, messieurs, une satisfaction infinie « de savoir que mon ouvrage, déjà si heureux par ce qu'il représente, aura « encore le bonheur d'être sans cesse devant vos yeux comme une mar- « que éternelle de la passion ardente et respectueuse avec laquelle je « suis, etc.

« Girardon.

« Paris, 13 août 1687.

« *P. S.* — Deux de mes amis ont secondé mon zèle dans cette entre- « prise. M. Le clerc des Gobelins a gravé le médaillon avec ses accompa- « gnements. M. Boileau-Despréaux m'a donné sept vers de sa composi- « tion, pour mettre dans l'estampe en place de l'inscription latine qui « accompagne le médaillon. J'ai fait voir ces vers au roi, qui les a fort « approuvés. C'est M. Racine qui a fait, à ma prière, l'inscription latine et « qui m'a donné la première idée des accompagnements. M. Santeuil de « Saint-Victor est venu me promettre des vers latins pour être ajoutés à « l'inscription. »

L'estampe de Sébastien Leclerc est connue, c'est une des plus jolies de cet habile graveur. Les curieux en réunissent des épreuves de trois sortes : 1° sans inscription ; 2° avec les vers de Boileau ; 3° avec les vers, plus les lignes suivantes :

« *Girardon, sculpteur ordinaire du Roi, a fait cette médaille avec* « *tous les accompagnements de marbre et l'a donnée à la ville de* « *Troyes comme une marque de son zèle pour la gloire de son* « *prince et de l'amour qu'il a pour sa patrie.* »

Les vers de Boileau se trouvent dans ses œuvres. C'est la pièce qui commence ainsi :

C'est ce roi si fameux dans la paix, dans la guerre, etc.

L'inscription latine gravée sur le médaillon est ainsi conçue :

LUDOVICO. MAGNO.
PIO. FELICI. TRIUMPHATORI.
SEMPER. AUGUSTO.
DEVICTIS TERRA. MARIQUE. HOSTIBUS.
PACE. III. ORBI. CHRISTIANO. DATA.
EXTINCTA. HÆRESI.
CONTRA. CONJURATOS. ITERUM.
TOTIUS. EUROPÆ. PRINCIPES.
RELIGIONIS. ET. REGUM.
JURA. PROPUGNANTI.

MONUMENTUM HOC OMNES HUJUS URBIS
ORDINES CUM PLAUSU POSUERE.
AN. R. S. M. DC. LXXXX.

Opus Fr. Girardon trecensis Sculptoris regii,
Qui amore in concives et caritate ergâ patriam de suo fecit.

Voici le distique de Santeuil :

Per quem Relligio tot ab hostibus una triumphat,
Urbs dicat antiquæ relligionis amans.

Il paraît qu'il le donna trop tard pour qu'on en fit usage.

La relation de ce qui s'est passé à la réception du médaillon nous a été conservée. Comme elle n'est pas moins honorable pour la ville de Troyes que pour Girardon, et qu'elle ne se trouve imprimée en entier que dans la vie des Pithou, par Grosley, où on ne va guère la chercher, je pense que cette pièce doit trouver place ici.

Relation dressée par M. Jeanson, avocat et échevin.

« Du mercredi 3 septembre 1687.

« M. Girardon suivit de près sa lettre du mois d'août. A son arrivée, « M. Olive, premier échevin, alla, en l'absence du maire, à la tête des « autres échevins lui présenter le vin de ville et lui annoncer que l'on « avait fixé cejourd'hui pour recevoir le médaillon de S. M. avec la pompe « convenable.

« A cet effet, le conseil de ville avait rendu une ordonnance par laquelle « il était enjoint à toute la milice bourgeoise de se trouver aujourd'hui ma- « tin sous les armes, en la place de l'Hôtel-de-Ville, et aux marchands de « tenir leurs boutiques fermées.

« En conséquence, la milice bourgeoise assemblée ce matin aux ordres « de M. Serqueil, major, a défilé devant l'Hôtel-de-Ville, précédée de tam- « bours, fifres, hautbois et trompettes. Le conseil de l'échevinage l'a suivie « en corps et on a marché en ordre jusqu'à la maison paternelle de M. Gi- « rardon, où M. Girardon, le procureur, son frère, fait sa demeure. C'était « là que l'on avait déposé le médaillon. M. Girardon y a reçu le conseil de « l'échevinage, et, après les remerciements que le plus ancien de ces « messieurs lui a faits au nom de la ville, on s'est remis en marche en cet « ordre.

« Une partie de la milice bourgeoise ayant défilé, entre les deux haies « qu'elle formait, marchaient les deux trompettes de la ville, les quatre « sergents de ville tenant à la main un bâton orné de fleurs de lys d'or, « quatre hommes aux livrées de la ville portant sur leurs épaules le mé- « daillon découvert et orné d'une riche bordure dorée. Il était placé sur un « brancard couvert d'un tapis d'un velours violet parsemé de fleurs de « lys d'or sans nombre. Le corps de ville suivait M. Girardon, qui mar- « chait à la droite du plus ancien des conseillers de l'échevinage. Le reste « de la milice bourgeoise fermait cette marche.

« Quand on a été arrivé à l'Hôtel-de-Ville, M. Olive, à la tête des éche- « vins, a reçu le médaillon des mains de M. Girardon et l'a fait placer « dans la cour de l'Hôtel, sur un trône élevé qu'on y avait préparé ; ayant « ensuite embrassé M. Girardon, il l'a conduit à la grande salle, où l'on « avait servi un magnifique ambigu. Toutes les personnes de distinction « avaient été invitées à cette fête, dont M. Olive a parfaitement fait les « honneurs. La santé du roi y a été bue en excellent vin de Champagne ; « on n'y a pas oublié celle de notre illustre compatriote. Quatre fontaines « de vin ont coulé pour le peuple depuis midi jusqu'à quatre heures du « soir, et tous les tribunaux ont été fermés. Cette cérémonie s'est faite « avec beaucoup d'ordre et de décence, au bruit continuel de salves d'ar- « tillerie et des cloches de toute la ville. Les boutiques n'ont point été « rouvertes l'après-dînée, quoique l'ordonnance ne fût que pour le matin. « Toute la journée s'est passée en bals et en réjouissances publiques et par- « ticulières : actuellement toute la ville est illuminée.

« Il ne faut pas oublier de dire à quel point M. Girardon a paru touché

« d'une fête à laquelle il avait tant de part. S'il est rare que les grands « hommes obtiennent de la part de leurs compatriotes la justice due à « leur mérite et à leurs talents, de quelle joie les honneurs que M. Girar- « don vient de recevoir dans le sein de sa patrie n'ont-ils pas dû pénétrer « son cœur? Aussi, a-t-on vu des larmes de joie couler en abondance de « ses yeux, lorsque, sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, au milieu des accla- « mations de tout le peuple, M. Olive l'a embrassé au nom de la patrie. « Quelle gloire pour la ville de Troyes d'avoir, par ces brillants honneurs « rendus au mérite d'un de ses enfants, renouvelé ces spectacles que don- « nait autrefois la savante et délicate Athènes! »

2. — A Saint-Remy.

Le 30 mars 1690, Girardon vint faire hommage à l'église de Saint-Remy, son ancienne paroisse, d'un Christ en bronze, de quatre pieds de haut, considéré comme une de ses plus belles pièces. Il fit entourer le chœur d'un grillage en fer exécuté d'après ses dessins. Le Christ, avec deux colombes dorées qui l'accompagnaient, fut placé par Girardon lui-même au-dessus de la principale porte du chœur et assujetti à la voûte par une chaîne en fer. Le 3 avril de la même année, la fabrique arrêta qu'à l'issue des Vèpres de chaque dimanche on chanterait dans la nef devant ce Christ une hymne en l'honneur de la sainte Croix, puis un *de profundis collecte et oremus* à l'intention des parents de Girardon et de lui-même après sa mort, pour témoigner sa reconnaissance *du présent inestimable qui était le chef-d'œuvre de ses mains et qui serait à jamais le plus riche ornement de l'église.*

Ce morceau a été souvent gravé, notamment par S. Thomassin, in-folio maximo, et reproduit par le moulage.

Pendant la révolution la grille et la croix ont été vendues. Le Christ et les colombes, considérés comme objets d'art, furent déposés dans les salles de Saint-Loup, où il était question dès-lors de former un musée sous la direction d'un sieur Milony, architecte. Plus tard le Christ a été rendu aux paroissiens de Saint-Remy, qui, au moyen d'une souscription, l'ont

fait remettre à sa première place. Les colombes ne se sont plus retrouvées. Le nouveau grillage et la croix sont en bois peint.

Dans la chapelle Sainte-Croix on lit le détail de plusieurs fondations faites par Girardon au profit des pauvres de cette paroisse, sur deux tables de marbre blanc scellées dans le mur, dont il a sculpté les ornements. Ils consistent, pour l'une, dans un squelette vu à mi-corps avec divers attributs funèbres, et sont sur un fonds de couleur; pour l'autre, en deux têtes de chérubins au-dessus desquelles était autrefois une tête de Christ qui a disparu.

Cette église possédait encore une relique de saint Roch, donnée en 1671 par Girardon, qui la tenait de Pierre Mercier, général des Mathurins. Elle était enchaînée dans un piédestal au-dessus duquel était un ange d'argent, de sa main. On ignore ce que cette pièce est devenue.

3. — A Saint-Jean.

Le maître-autel a été exécuté sur ses dessins et terminé par lui-même dans ses parties les plus délicates [1]. Quatre colonnes de marbre noir de grande proportion soutiennent deux corps avancés sur lesquels il a répandu et exécuté, d'une manière remarquable, tous les ornements qu'admet l'ordre corinthien. Cette grande machine est terminée par un amortissement dont le fonds est rempli par un Père éternel que l'on sait être de Mignard, ainsi que le tableau principal demandé en 1665 par les paroissiens. La niche de marbre, ses bas-reliefs et les deux anges en bronze doré, placés sur l'autel, sont aussi de Girardon, qui, dans les accompagnements de ce bel ensemble, a

[1] Ephémérides, tome 2, p. 109.
Une lettre d'un sieur Legrin, publiée dans les archives historiques de l'Aube (page 307), a paru démentir cette assertion. Nous avons vu la lettre en question, elle est datée non pas de 1642, époque à laquelle Girardon n'avait que 14 ans, mais de 1692, 1er août. Rendue à sa vraie date, elle confirme au lieu de contredire l'allégation de Grosley.

ménagé une place pour deux statues, celle de saint Jean-Baptiste et celle de saint Jean-l'Evangéliste, dues au ciseau de Dominique et de Gentil. Le tout a été exécuté en septembre 1792 et a coûté 40,000 liv., d'après une note de M. Semillard.

Cet autel existe encore. Grosley se plaignait qu'on eût de son temps barbouillé d'un enduit jaunâtre la pierre de Tonnerre, et passé à l'eau forte les médaillons et les anges adorateurs. Le tableau de Mignard, après avoir été quelque temps caché à Saint-Loup, a repris sa première place. Les deux statues de Gentil paraissent avoir été volées ou vendues. On suppose qu'elles décorent aujourd'hui une église de village.

L'autel de la communion ou du Saint-Ciboire, derrière le maître-autel, était de la main du même artiste. Le tabernacle, enrichi d'un médaillon de bronze doré d'or moulu, était dans le goût d'un temple antique dont le vestibule était soutenu par deux colonnes ioniques en agathe, avec chapiteaux en bronze doré. Le retable était occupé par une Cène en albâtre de Dominique et Gentil, et fait aux dépens de la communauté des tanneurs. Girardon protesta qu'il ne pouvait rien faire de mieux. Pendant la révolution, alors qu'on convertit l'église de Saint-Jean en marché public, cet autel a été entièrement détruit. Le bronze a été pillé, le marbre a été brisé : on en voit des morceaux et notamment les deux petites colonnes d'agathe dans les caves de l'église. Le retable en albâtre a été depuis deux ou trois ans heureusement encastré au-dessus de l'autel des Fonts, par les soins de M. le curé actuel. Enfin, on conserve dans la sacristie une gloire en demi-bosse, de trois pieds neuf pouces sur deux pieds, en marbre blanc, de Girardon, provenant du même autel. Il y a lieu d'espérer que M. le curé saura aussi employer ce morceau en lieu où l'on puisse jouir de sa vue et où sa conservation soit assurée.

L'autel du Saint-Ciboire datait de 1530. Derrière l'autel était une tour à laquelle on montait par deux escaliers en

pierre, très-bel ouvrage de Martin Devaux. Le tout a été démoli en 1692 quand on a placé le tabernacle de Girardon, qui a coûté 3,795 livres 5 sols. L'ancien balustre de l'autel a été vendu pour Saint-Benoist-sur-Seine. (Mss. Semillard.)

4. — A Sainte-Madeleine.

M. Lefebvre, chapelain des Gobelins, curé de la Madeleine, avait procuré à cette paroisse un soleil ou ostensoir porté par un chérubin, extrêmement précieux. Il avait été modelé par Girardon, exécuté par Ballin, ciselé et doré par les meilleures mains des Gobelins. Il n'existe plus.

5. —

En 1692 il conçut le projet d'orner la bibliothèque publique (alors aux Cordeliers) des illustres Troyens, dans le genre de ceux qu'il avait donnés à la bibliothèque de Sainte-Geneviève : il avait déjà fait Passerat et Urbain IV.

6. —

Un directeur de la monnaie à Troyes possédait de lui Héraclite et Démocrite sous la figure de deux têtes d'enfants en bronze, l'un riant, l'autre pleurant. Grosley annonce qu'ils ont été portés à Paris. Cependant il est probable que ce sont ceux-là même que possède aujourd'hui la ville de Troyes et qu'on voit au secrétariat de la mairie. Ils ont 5 pouces et demi de haut et sont fixés sur des socles de bois noir au moyen de languettes de bronze.

7. —

Il a travaillé à Troyes pour différents particuliers. A son retour de Rome, il fit pour M. Quinot des bustes et des ornements de portes et de cheminées, à son hôtel, rue du Bois[1]. On y

[1] L'hôtel Quinot est la maison qui fait le coin de la rue du Bois et de celle des Filles : Grosley la désigne comme l'hôtel du grand bailly. Or, à l'époque où il écrivait, elle était occupée par M. de Puget, grand bailly d'épée, à Troyes.

admirait surtout deux statues de grandeur naturelle avec un vase au milieu, sur une des cheminées. Ces ouvrages ont été détruits vers 1760.

En 1691 il fit le buste de M. Quinot, qu'il regardait comme l'un des auteurs de sa fortune. Il avait décoré la maison Gaulard de plusieurs ouvrages. Le principal était un bas-relief en stuc représentant une danse d'enfants. Ils ont été détruits en 1780.

Il avait exécuté pour la maison de M. Dare, maire de Troyes (occupée depuis par le comte d'Hénin), vingt bustes en bois, représentant des empereurs romains et quelques-uns des derniers rois et reines de France. On les croit anéantis depuis longtemps. On ne trouve pas non plus à l'hôtel des Ursins, rue Champeaux, plusieurs beaux morceaux de sa main qu'on y a vus autrefois.

8. —

On voyait au château de Villacerf, à trois lieues de Troyes, le médaillon d'Edouard Colbert, de la main de Girardon, ainsi que divers bas-reliefs et plusieurs bustes, entre autres ceux de Louis XIV et de Marie-Thérèse, en marbre blanc, plus grand que nature.

On ne connaît aujourd'hui le médaillon de Colbert que par la belle gravure qu'en a faite Roullet en 1698. Il est représenté en robe de chambre à fleurs, cravatte longue, moustaches, cheveux bouclés tombant sur les épaules. Une draperie élégamment jetée, couvre un côté du médaillon. Peut-être est-ce le même qu'on a vu depuis dans la galerie de Girardon. Les deux bustes sont aujourd'hui le plus bel ornement du musée fondé à Saint-Loup, par la Société d'agriculture. Ils ont de hauteur 88 centimètres, y compris 17 centimètres de socle en marbre de couleur. Leurs formes plus fortes que nature concilient avec la ressemblance le grandiose qui convenait aux sujets.

M. Inselin, financier, avait fait bâtir le vieux château de Villacerf par Levau, architecte du roi. Le nouveau fut bâti vers 1680, par Edouard Colbert, surintendant des bâtiments du roi, cousin du ministre, mort en 1689. Ils n'existent plus ni l'un ni l'autre. On conserve à la bibliothèque du roi, département des estampes, un grand nombre de vues et d'élévations manuscrites qui ont servi pour le château et les jardins.

§ II.

OUVRAGES QUI SE VOYAIENT A PARIS.

9. — Le tombeau de Richelieu à la Sorbonne.

Chef-d'œuvre de Girardon, qui a égalé par ce monument ce que l'antiquité a de plus beau. L'invention et l'exécution s'y disputent le prix : il n'y a qu'une voix, qu'un concert d'admiration sur ce beau groupe parmi les artistes et les gens du monde. Il fut placé en 1694 au milieu du chœur de l'église de la Sorbonne, par les héritiers du cardinal. Le cardinal revêtu de la pourpre romaine est à demi-couché sur une espèce de tombeau antique presque entièrement couvert de riches tapis. La Religion l'aide à se soutenir, elle tient le livre qu'il composa pour sa défense. Près d'elle sont deux génies qui supportent les armes du défunt. A l'autre extrémité est une femme éplorée (la Science), dont l'idée est prise du Poussin, dans son tableau de l'extrême-onction. Le tout est exécuté en marbre blanc. L'ouvrage entier a 14 pieds de long sur 5 pieds 9 pouces de large. La statue principale a 6 pieds; les deux femmes, 5 pieds 3 pouces; les génies, 2 pieds 6 pouces. On lit dessus : F. G. T. *invenit et fecit.* On peut lire dans Germain Brice les inscriptions et l'épitaphe. Girardon a fait graver magnifiquement ce mausolée en six feuilles in-f°, dont une pour le frontispice, quatre pour le tombeau vu sous quatre aspects, et la dernière pour les détails du caveau, le tout par Larmessin, Charles Simonneau et Bernard Picard.

Ces belles planches sont dédiées à l'archevêque de Rheims, frère de Louvois; *ut monumentum ære perennius.* M. Alex. Lenoir, auquel les amis des arts doivent tant de reconnais-

sance pour les luttes si souvent couronnées de succès qu'il soutint contre le vandalisme, le sauva de la destruction, le restaura après le 9 thermidor, et le plaça au musée des Petits-Augustins, où on l'a vu longtemps. Voici une note que ce savant lui a consacrée dans son catalogue de 1810 :

« Cet ouvrage, parfait en sculpture pour son exécution, avait déjà été « mutilé par des ennemis des arts qui avaient eu accès dans la chapelle « de la Sorbonne (ils avaient brisé deux doigts du cardinal et le nez de la « figure qui le soutient) : il l'a été depuis par les soldats de l'armée révo- « lutionnaire, qui me blessèrent à la main d'un coup de baïonnette, dont « je porte encore la marque, parce que je m'opposais à leur dessein. Le « cardinal fut retiré de son tombeau fort bien conservé, un soldat lui « coupa la tête et la montra aux spectateurs qui avaient envahi l'église. »

Pendant la restauration, ce tombeau a été replacé dans l'église de la Sorbonne, mais dans un emplacement moins avantageux et qui ne permet pas aussi bien que le premier de l'admirer dans toutes ses parties.

On raconte qu'un Anglais (lord Stanhope), ravi d'admiration à la vue de ce chef-d'œuvre, court chez Girardon, jette sur sa table une bourse de 100 louis, et le force de l'accepter comme un gage de son estime et de sa satisfaction. ***Millin***, ***Antiquités nationales***.

On rapporte encore que dans sa vieillesse, Girardon allait souvent le revoir, le regardant comme un de ses plus beaux titres à l'immortalité. C'est en présence du mausolée du cardinal, que Pierre-le-Grand s'écriait en 1719 : « Grand homme, « que n'es-tu encore en vie, je te donnerais la moitié de mon « empire pour apprendre de toi à gouverner l'autre. »

10. — Le tombeau du marquis de Louvois, dans l'église des Capucines.

Il lui fut érigé par sa veuve, Anne de Souvré de Courtauvaux, qui en confia l'exécution à Girardon, ainsi que la décoration de la chapelle.

Un grand sarcophage d'un beau marbre vert d'Egypte en forme le corps. On y voit à demi couché le ministre en habit de chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, dont il était chancelier. Il fait groupe avec sa veuve éplorée, ouvrage de Desjardins et de Vanclède. Des deux figures de bronze qui sont aux deux côtés, la Prudence, qui tient un miroir, est de Girardon, ainsi que les ornements qui sont magnifiques et remarquables par l'assemblage des marbres et des bronzes. On lui doit encore un grand bas-relief de bronze doré d'or moulu, qui occupait toute la face de l'autel de la chapelle et qui représentait notre Seigneur porté au tombeau. La seule dorure a coûté 500 écus.

Cet ouvrage avait été destiné et placé aux Invalides, mais Louis XIV ne trouva pas bon qu'il y demeurât.

Il a été gravé par Aveline dans Germain Brice. On voyait dans la galerie de Girardon le modèle de la tête d'une figure placée dans ce monument. Elle est coiffée d'un casque portant un sphinx pour cimier avec deux têtes de bélier par devant.

Le cabinet des Coypel renfermait un portrait de femme, modelé en cire bronzée sur un pied de bois noirci qu'on croyait une étude d'après nature de madame de Louvois. Ce morceau a passé chez de la Live de Juilly où il se trouvait en 1769.

Après la démolition des Capucines, qui occupaient une partie de l'emplacement de la rue de la Paix, ce tombeau fut recueilli au musée des Augustins. Le bas-relief en bronze doré a été fondu. Le tombeau depuis quelques années a été placé dans l'église de l'hôpital de Tonnerre, par MM. de Louvois.

11. — Le tombeau de la princesse de Conty à Saint-André-des-Arcs.

Il lui avait été érigé par ses deux fils.

Girardon en avait eu toute la conduite. Il servait de revêtement à un pilier à la gauche du maître-autel. Le sculpteur y avait représenté seule une figure de femme en demi-relief, de marbre blanc, merveilleusement bien drapée. Elle était accom-

pagnée des attributs qui caractérisent la Foi, l'Espérance et la Charité. Les ornements étaient de marbre, à l'exception d'une urne qui en faisait l'amortissement, et de quelques festons de bronze doré. On remarquait de chaque côté une branche de cyprès, précieuse par le fini et la délicatesse du travail. Cette princesse appartient à la Champagne par son mari, qui en a été longtemps gouverneur.

Voici l'épitaphe comme on la lisait avant 1793; elle est d'accord avec l'histoire :

« A LA GLOIRE DE DIEU,

« ET A L'ÉTERNELLE MÉMOIRE D'ANNE-MARIE MARTINOZZI,

« Princesse de Conty, qui, détrompée du monde dès l'âge de dix-neuf « ans, vendit toutes ses pierreries pour nourrir, durant la famine de « 1662, les pauvres de Berry, de la Champagne et de Picardie, pra- « tiquant toutes les austérités que sa santé put souffrir, demeura « veuve à l'âge de vingt-neuf ans, consacra le reste de sa vie à élever « en princes chrétiens les princes ses enfants, et à maintenir les lois « civiles et ecclésiastiques dans ses terres, se réduisit à une dépense « très-modeste, restitua tous les biens dont l'acquisition lui était sus- « pecte jusq'à la somme de 800,000 francs, distribua toute son « épargne aux pauvres, dans ses terres et dans toutes les parties du « monde, et passa soudainement à l'éternité, après seize ans de per- « sévérance, le 14 février 1672, âgée de trente-cinq ans.

« PRIEZ DIEU POUR ELLE.

Ce tombeau a été gravé fort proprement par Charpentier et par Paulin. On lit au bas : *Girardon invenit et fecit.*

Après la destruction de Saint-André-des-Arcs, il a été transporté aux Petits-Augustins. Depuis, l'impératrice Joséphine, ayant eu occasion de voir et d'admirer la belle figure dont se composait le bas-relief, la demanda et l'obtint pour la Malmaison. On y fit quelques changements dans les accessoires, pour dissimuler sa première destination. C'est M. Lenoir qui la fit placer lui-même dans un endroit solitaire du

parc, où elle produisait le plus bel effet. Il m'a lui-même instruit de ce détail par sa lettre du 3 décembre 1832.

Quant aux branches de cyprès, qui sont en effet très-délicatement fouillées, elles étaient demeurées encastrées dans l'intérieur d'une baie d'une des fenêtres en arcade du cloître des Petits-Augustins où l'on a vu longtemps l'histoire de Psyché. Ces morceaux sont bombés en marbre blanc de quatre pieds de haut sur dix pouces de large. Je les ai vus sur place en 1832, ils étaient encore humides d'un moulage récent, car ils étaient bien connus des artistes qui les ont reproduits plus d'une fois dans des monuments funéraires. Il y a lieu d'espérer que l'Académie des beaux arts, en prenant depuis possession de ce local, les aura recueillis avec les soins qu'ils méritent. Ils seraient mieux placés dans le musée de Troyes.

C'est par erreur que M. Lenoir (7e édition de sa notice) attribue à Girardon le tombeau du prince de Conti qu'on voyait dans la même église : il est de Coustou l'aîné.

12. — Le tombeau de madame de Lamoignon (Marie Deslandes) à Saint-Leu.

Ce monument fort estimé des connaisseurs était composé de différents marbres et dans un grand style ; deux génies, dont l'un montrait du doigt l'éternité, soutenaient le médaillon de la défunte. Mais ce qu'il offrait surtout de remarquable était un bas-relief où le sculpteur avait fort habilement représenté la manière dont cette dame fut inhumée par les pauvres qu'elle avait secourus chaque jour de sa vie. Ils ne purent souffrir qu'on portât son corps aux Recollets de Saint-Denis, dont elle avait fondé le couvent. Ils s'assemblèrent, vinrent presque à main armée enlever le corps de leur bienfaitrice : ils le portèrent à Saint-Leu, s'enfermèrent dans l'église, l'enterrèrent et lui rendirent à leur manière les derniers devoirs.

Ce tombeau a été gravé in-folio par Simonneau.

Il n'existe plus à Saint-Leu.

Quant au bas-relief, il a figuré aux Petits-Augustins, sous ces dénominations erronées : *Tobie enterrant les morts, ou les derniers devoirs rendus à l'humanité*, par Girardon. Il n'a point été donné à Saint-Severin, comme M. Lenoir l'a cru et l'a écrit en 1832, il se trouvait gisant au milieu de débris sans importance dans une espèce d'atelier, aux Petits-Augustins, où je l'ai vu. Depuis, sur ma proposition, la Société d'Agriculture de l'Aube, en a fait la demande au ministre de l'intérieur qui le lui a accordé pour son musée où il figure, et où sa conservation est désormais assurée. Il porte 1 mètre 60 centimètres de long sur 35 cent. de hauteur.

13. — Le tombeau de MM. de Castelan (Louis et Olivier, à Saint-Germain-des-Prés.

Ce tombeau fut érigé en 1683, dans la chapelle Sainte-Marguerite. Voici comme le décrivent les mémoires du temps : Un sarcophage d'une belle forme, élevé sur un groupe de consoles qui reposent sur un socle ; au-dessus est une colonne funéraire portant une urne antique qui lui sert de couronnement. De chaque côté deux figures, la Piété et la Fidélité, tiennent chacune un médaillon où sont représentés en bas-reliefs les portraits des deux guerriers. Des trophées d'armes turques et autres font allusion à leurs divers exploits. Au-dessus, deux squelettes entr'ouvrent deux grands rideaux.

Ce monument a été gravé in-folio par Scotin.

Il a été brisé en 1793. On a pu sauver les deux statues de femme de grandeur naturelle qu'on a vues longtemps aux Augustins, et qui ont été replacées depuis à Saint-Germain-des-Prés dans le même lieu. Le sarcophage est en plâtre et moderne ; on a reproduit l'épitaphe qui est de Mabillon.

14. — A l'église du Calvaire du Marais, un monument en l'honneur du cardinal de Retz.

Il était en marbre blanc et représentait la force qui, appuyée sur une tablette, tenait de la main gauche un cœur enflammé. Il fut élevé en 1679 en l'honneur du cardinal par sa nièce Marie-Catherine de Gondy, religieuse dans cette maison, à laquelle il avait légué son cœur. Son cœur reposait effectivement sous ce monument.

L'église du Calvaire, voisine de la place Royale, a fait place à une rue. L'œuvre de Girardon se voyait aux Petits-Augustins. Depuis peu d'années, il a pris place à Saint-Denis, dont le cardinal a été le dernier abbé et où il a été enterré.

15. — A Saint-Nicolas du Chardonnet, le tombeau de Jérôme Bignon, avocat-général au parlement de Paris.

Il est dans la chapelle de Saint-Jérôme. On y lit l'épitaphe du défunt : *Sui sæculi amor, Decus et exemplum.* Au-dessus est son buste en marbre accompagné de quatre vertus distinguées par leurs attributs, de grandeur naturelle. On assure (Germain Brice) que Girardon, sans avoir jamais vu l'original, l'a reproduit parfaitement ressemblant.

On n'est pas entièrement d'accord sur la part que Girardon a prise aux quatre figures symboliques auxquelles paraissent avoir aussi travaillé les Anguier, mais ce qui lui appartient sans conteste c'est le beau bas-relief en pierre de Tonnerre qui forme le soubassement et qui représente saint Jérôme dans le désert avec un lion à ses pieds. Il est remarquable par des vérités de détail et une grande facilité d'exécution. Les formes du saint ne sont pas très-correctes, mais elles sont grandement senties. Landon (tome 13, page 140) et Lenoir (pl. 182) en ont donné la figure. On l'a vu aux Petits-Augustins, ainsi que deux des vertus, la Justice et la Tempérance. Depuis, ces morceaux ont repris leur place. Dans la même

église et dans la chapelle de Charles Lebrun, se voyait un autre bas-relief de Girardon, en bronze doré, représentant saint Charles communiant les pestiférés. Il a figuré aux Petits-Augustins, où on lui a assigné des numéros différents et des origines diverses; mais il faut s'en tenir à celle-ci. M. Lenoir a cru à tort et a écrit (tome 6 de son ouvrage) qu'il avait été restitué à Saint-Nicolas. Je l'ai retrouvé en 1832 aux Petits-Augustins.

Depuis, sur ma proposition, la Société d'Agriculture l'a demandé et obtenu pour son musée.

Il porte 1 mètre 92 centimètres de long sur 47 centimètres de haut.

16. — Son tombeau à Saint-Landry, près Notre-Dame.

Ce monument était dans une grande arcade qui s'élevait jusqu'à la voûte de l'église, derrière le maître-autel. Le fonds en était de marbre de Languedoc, le chambranle de marbre noir antique, et le socle de marbre blanc veiné.

Le sarcophage était de marbre vert de mer; il reposait sur deux petits socles de marbre blanc, entre lesquels était un cartel accompagné d'une draperie et de deux flambeaux renversés. Le tout pose sur un piédestal aussi de marbre blanc, avec deux avant-corps de chaque côté.

Le dessus du tombeau figure un rocher sur lequel est un sujet en marbre blanc de demi-bosse; il représente Jésus-Christ descendu de la croix, et la Sainte-Vierge qui offre son fils mort au Père éternel. Quatre petits anges voltigent autour de la croix; un cinquième est assis aux pieds de l'arbre de la croix.

Cette grande machine, qui fut blâmée comme trop fastueuse, n'eut pas le même succès que ses autres ouvrages aux yeux des connaisseurs, et l'on a peine à concevoir l'enthousiasme de Joseph II qui, suivant Millin, alla le voir jusqu'à

trois fois durant son séjour à Paris. Il fut exécuté en 1705, sous les yeux de Girardon et sur ses dessins, par ses élèves Lelorrain, Nourisson, et Lehongre. Voici l'épitaphe qu'on y lisait :

« Sous ce marbre, où est représenté le grand mystère de notre salut, « repose demoiselle Catherine du Chemin, épouse de François Girardon, « premier sculpteur du roi, etc. Elle mourut le 21 septembre 1697, et « le sieur Girardon, voulant consacrer à Jésus-Christ tout ce qu'il peut « avoir acquis d'intelligence et de lumières dans son art, a fait et donné « à l'église de Saint-Landry cet ouvrage, au pied duquel il repose du « 1er septembre 1715. »

Il a été gravé en grand par Simonneau et par Millin (tome 5 des Antiquités nationales). En 1792, l'église de Saint-Landry a été démolie, le tombeau brisé, et les cendres des deux époux jetées au vent, malgré les réclamations de M. Lenoir, qui voulait les conserver, comme il a fait de celles de tant d'autres illustres.

Le calvaire fut placé aux Petits-Augustins ; il y est resté jusqu'en 1817, époque à laquelle la paroisse Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine, l'obtint, on ne sait à quel titre, du ministre de l'intérieur, et le fit restaurer derrière le maître-autel.

Notre paroisse Saint-Remy avait ici des droits de préférence d'autant plus certains, qu'on sait que dans le principe ce mausolée lui était destiné.

Déjà, dit Grosley, les voitures destinées pour le transport étaient parties de Troyes, mais les parents de sa femme, le curé et les principaux paroissiens de Saint-Landry l'engagèrent à donner ce grand morceau à leur église, où il était fort déplacé. Ne serait-on pas fondé à en induire que Catherine du Chemin était née à Paris sur cette paroisse Saint-Landry ?

17. — La statue équestre de Louis XIV, sur la place Vendôme, en bronze.

Ce n'était pas une tâche ordinaire, que celle de produire à

l'admiration, nous dirions presque à la vénération publique (car à cette époque la royauté était un culte), une représentation du monarque, qui fût digne de lui et de sa gloire. Il avait magnifiquement encouragé les arts, les arts ne devaient rien épargner pour se montrer reconnaissants. Aussi, ai-je constaté sur des documents authentiques dont je parlerai plus au long à l'article Versailles, qu'on n'employât pas moins de treize ans pour terminer cette grande affaire.

Dès l'année 1686, Girardon recevait diverses sommes *pour les modèles de la statue à ériger sur la place Vendôme*, plus 2,000 livres pour gratification, à raison de la surveillance exercée sur les ouvriers employés à cet ouvrage.

On continua à s'en occuper les années suivantes jusqu'en 1694 que l'ouvrage fut jeté en bronze, mais cette statue fut jugée trop petite pour la place qu'on avait créée tout exprès, le maréchal de Boufflers l'obtint pour sa terre de Boufflers, et l'on se remit à travailler avec une nouvelle ardeur.

Ce ne fut que cinq ans après, en 1699, qu'un deuxième modèle fut amené à sa perfection. La statue fut fondue par Balthazar Keller, à l'extrémité de la rue des Petits-Champs. On employa 83,752 livres de métal. Les frais montèrent à 250,000 écus. L'architecte Bauffrand qui, dans sa jeunesse avait travaillé chez Girardon et concouru aux travaux, publia en 1743 un volume in-folio contenant la description des procédés employés pour la fonte de la statue équestre, avec 19 planches qui furent rompues pour rendre l'ouvrage plus rare.

La statue équestre a de hauteur 22 pieds 2 pouces : c'était la première de cette grandeur qu'on eut fondue d'un seul jet. Les statues de Marc-Aurèle, de Médicis, de Henry IV et de Louis XIII sont de deux parties raccordées. Celles de Saint-Pierre de Rome sont également de plusieurs morceaux.

Elle fut découverte le 15 août 1699 au milieu d'un con-

cours immense. Ce fut un véritable événement qui donna lieu à des fêtes magnifiques qu'on peut voir dans les écrits du temps. Le piédestal était de Coisevox ; il était en marbre blanc et portait 31 pieds de hauteur sur 24 de long et 30 de large ; il était chargé sur toutes les faces d'inscriptions composées par l'Académie à la louange du héros.

On les trouve rapportées in extenso dans Béguillet, page 95.

En 1730, Guillaume Coustou exécuta les cartels et ornements de bronze.

C'est à cette statue et à celle de Desjardins sur la place des Victoires, que fait allusion La Fontaine dans son épître à M. Simon, de Troyes, qui commence ainsi :

« Votre Phidias et le mien,
« Et celui de toute la terre,
« Girardon notre ami, l'honneur du nom Troyen,
« M'ordonne de mander non la paix ou la guerre,
« Mais la défaite d'un pâté, etc.

Les connaisseurs ont regretté que par un mauvais goût qui tenait aux errements de l'époque, on eut affublé d'une énorme perruque la tête du roi habillé à l'antique. Ils auraient désiré plus de mouvement et d'expression dans cette tête, mais en somme, à part le mérite des difficultés vaincues, et qui demandaient un artiste à ressources, cette grande machine était bien à la hauteur du sujet et formait l'un des plus beaux ornements de la capitale.

En 1792, au mois de septembre, elle fut renversée et fondue : la place prit le nom de place des Piques qu'elle garda un an. Des curieux ont conservé le pied gauche du roi (hauteur, 2 pieds 2 pouces), qui appartient aujourd'hui au musée national. Celle accordée au maréchal de Boufflers a eu le même sort. Voici quelques détails à ce sujet qui présentent un contraste assez piquant, bien qu'il ne soit pas rare en France.

En 1784, le comte de Crillon, propriétaire de la terre de Boufflers, jugea que cette statue ferait mieux sur la place publique de Beauvais que dans la solitude d'un parc. Le transfèrement fut autorisé et les écoliers du collége et des pensions de cette ville, *qui partageaient*, dit la relation, *l'impatience de posséder un monument aussi cher*, profitèrent du jeudi, 7 octobre 1784, jour de congé, pour se rendre au nombre de plus de 200 à une lieu et demie de la ville; s'emparèrent des cordes et cabestans et employèrent leurs forces avec tant de zèle et d'intelligence, que sans les ordres de M. l'intendant, de laisser la statue en dehors de la ville, ils l'eussent amenée le même jour sur la place à cinq heures et demie du soir. Laissons écouler huit années, puis, ouvrons le *Moniteur*, nous y lirons ce qui suit :

Séance du 6 *septembre* 1792.

Un sieur Goujon se présente à la barre et s'exprime ainsi :

« Une statue de Louis XIV en bronze était oubliée depuis près de « 60 ans dans les broussailles voisines des ruines du château du maréchal « de Boufflers, à qui le despote en avait fait présent en 1703.

« L'intendant de Paris trouva utile à ses vues de la faire transporter « en 1788 sur la grande place de Beauvais qui n'en est qu'à trois lieues. « Le projet facilement adopté par ce qu'on appelait alors les échevins, « entraîna la commune dans une dépense de plus de 40,000 livres.

« Cette statue est aujourd'hui en pièces. La commune de Beauvais de- « mande à disposer de la matière et à en employer la valeur, partie à « compléter le paiement de cinq canons dont elle a fait hommage à l'as- « semblée et le surplus en achat d'armes.

« Cette motion est adoptée. »

Je reviens à la grande statue.

On conçoit que les courtisans et les riches amateurs attachèrent un grand prix à placer dans leur cabinet des reproductions en petit format. Pour répondre à cet empressement, Girardon en jeta en bronze et en répara d'après son petit modèle un grand nombre de dimensions différentes

Voici celles qui sont parvenues à notre connaissance :

1° Celle qui se voyait dans sa galerie, de 3 pieds 2 pouces de hauteur. Elle était montée sur un piédestal de marbre d'Egypte, soutenue par quatre thermes en bronze doré avec trophée. Elle a figuré aux expositions du Louvre de 1699 et 1704.

2° Une autre se trouvait dans la galerie du duc de Tallard en 1756; elle portait 39 pouces de hauteur sans compter le piédestal en bois de poirier noirci, qui avait 38 pouces de haut.

3° Il en a été vendu un à la vente Crozat, en 1772, de 16 pouces 16 lignes de hauteur, au prix de 240 livres.

4° L'exemplaire qui se trouvait en 1768 chez Gaignat, était haut de 40 pouces, y compris une terrasse, sur un socle en bronze de 3 pieds.

5° Une des plus belles avait été faite pour M. de Ponchartrain, elle se trouvait en 1730 chez M. de la Haye, fermier-général.

C'est peut-être l'une des précédentes qui se trouve aujourd'hui dans le musée de Dresde.

6° Enfin, on en conserve une, au musée du Louvre, de l'exécution la plus soignée.

Elle a paru aux Petits-Augustins.

La statue de la place Vendôme a été fort bien gravée un grand nombre de fois.

Par Bernard Picard, sous quatre aspects.

Par Charles Simonneau, d'après le tableau de Houasse.

Par Lepautre, au moment de l'inauguration.

Par Tardieu, à la tête de l'ouvrage de Boffrand.

Enfin, nous verrons au chapitre des dessins qu'il en existe un de Girardon lui-même.

18. — Dans l'ancienne académie de peinture :

Un médaillon de marbre blanc de 2 pieds et demi de hau-

teur sur 2 de large. Il le donna pour son morceau de réception, le 7 juillet 1657. Le sujet est la Vierge, âgée, dans un état de soumission aux souffrances que Siméon lui a prédites : les mains en étaient belles et de chair.

Un Prométhée de terre cuite, figure qu'il laissa pour son mois de professeur en 1666. Il était d'une grande manière. Ce morceau était presque détruit vers le milieu du siècle dernier.

Un bas-relief de cire de forme ronde, représentant Apollon, qui fait écorcher Marsyas. C'était, dit-on, une belle chose. Malheureusement à la même époque la chaleur du poêle et de la lampe l'avait grandement détérioré.

Le modèle en terre cuite du buste du premier président de Lamoignon, dont il fut chargé par l'Académie le 25 avril 1671. (Voyez ci-après l'article Courson, 58.)

Le modèle en plâtre de celui de M. de Louvois, qu'il avait fait en marbre, par ordre de ce ministre.

Quelques bustes de sa main, parmi ceux que l'école conserve de ses protecteurs.

Les vicissitudes et les déplacements que l'Académie de peinture a éprouvés depuis un siècle et demi ne m'ont pas permis d'apprendre le sort de tous ces morceaux, j'ai seulement retrouvé en 1833 dans un petit jardin dépendant de l'école de peinture, aux Augustins, exposé aux injures du temps, le médaillon de la Vierge. Sur ma proposition, la Société d'Agriculture de l'Aube en a fait la demande au ministère, mais il n'a pas été accordé. Il faut espérer qu'à cette occasion on en aura pris plus de soin.

19. — Au Louvre :

La galerie d'Apollon, au Louvre, fut brûlée en 1661. Louis XIV voulut qu'elle fût reconstruite avec magnificence. Les artistes chargés des sculptures furent Girardon, les frères

Marsy et Regnaudin. Louis XIV promit un prix de trois cent louis à celui qui réussirait le mieux : Girardon l'obtint.

Les figures qui lui appartiennent, modelées en plâtre, sont :

1° Un fleuve couché, avec deux enfants allés, dont un boit dans une tasse ;

2° Un groupe de deux Muses, qui paraissent Melpomène et Thalie, avec leurs attributs ;

3° Deux satyres groupés, terminés en gaînes, agencés avec un jeune satyre et un autre personnage ;

4° Deux jeunes hommes couronnés de fleurs ;

5° Deux captifs enchaînés. Au milieu, un trophée.

Ces morceaux ont été gravés avec tout le reste de la galerie, en 46 pièces, par Saint-André.

M. de Clarac les a reproduits dans son musée de sculpture, pl. 105, nos 5 et 6 ; pl. 106 ; pl. 108, no 1 ; pl. 109, n° 2.

Quelques auteurs donnent à Girardon les figures de stuc en ronde bosse qui décorent les voussures des plafonds des anciens appartements d'Anne d'Autriche (aujourd'hui convertis en la salle dite du Centaure).

20. — Aux Tuileries :

Vers 1668, Girardon fut chargé avec Lerambert de décorer les appartements du roi et de la reine aux Tuileries, notamment le grand cabinet de Louis XIV, et la salle du trône. Lerambert exécuta les corniches, les brasiers et autres ornements, et Girardon les figures. Parmi celles-ci on remarquait plusieurs enfants, la Guerre et l'Abondance, l'Histoire et la Renommée : le tout est en plâtre et existe encore.

21. — A la bibliothèque Saint-Germain-des-Prés.

On voyait de sa main un buste en marbre d'Antoine Arnaud, et un autre aussi en marbre de Boileau dans sa jeunesse. Il est à craindre qu'ils n'aient été enveloppés dans l'in-

cendie qui a détruit cette belle bibliothèque pendant la révolution.

22. — Dans la galerie au Louvre, où le roi l'avait logé.

On voyait en morceaux de sa main, indépendamment de ceux que nous avons eu occasion de signaler dans le cours de ce catalogue :

1° Un médaillon de Louis XIV en marbre blanc de grandeur naturelle, accompagné de deux victoires;

2° Un buste en bronze, du même, haut de 2 pieds 2 pouces;

3° Un buste en bronze de monseigneur le dauphin, même hauteur;

4° Un bas-relief de terre cuite représentant le supplice de Marsyas. Deux hommes le suspendent à un arbre la tête en bas. Apollon préside au supplice, la pièce est circulaire;

5° Mars et Bellone modelés de petite dimension, posés sur des culs-de-lampe;

Bellone est assise sur un monceau de drapeaux et de canons, elle tient une torche à la main, Mars porte une épée et un bouclier : des palmes sont à ses pieds;

6° Un Apollon en terre cuite de deux pieds de hauteur.

Il est couronné de lauriers, tient une lyre d'une main et un flambeau de l'autre ;

Cette pièce a passé dans le cabinet des Coypel, vendu en 1753;

7° Un autre, il tient une longue torche de la main gauche et appuie la droite sur un globe.

8° Un groupe de bronze représentant Aristée qui, pour obliger Protée à lui livrer ses secrets sur les abeilles, le lie à un rocher. (Exposition de 1704.)

9° Figure de terre cuite représentant le mois d'octobre. Il tient un plat chargé de fruits;

10° Un saint Jean-Baptiste en bronze, petit modèle. La main gauche est levée, le mouton à ses pieds, le bâton à droite;

Il formait groupe avec un christ de Duquesnoy et un Moïse de Michel-Ange. (Exposition de 1699.)

11° Les deux vases, Médicis et Borguèse, en bronze, d'après l'antique, de la hauteur de 18 pouces, sur des gaînes en marquetterie de boule, garnie de bronze.

Ils ont passé successivement dans les cabinets des Coypel, du duc de Tallard et de Crozat, où ils ont été vendus 1,240 liv.

Enfin un nombre considérable de vases, de trophées, d'armes antiques et modernes; de meubles aussi variés dans la matière que dans la forme, candelabres, trépieds, tables, consoles, chenets, torchères, etc.

Nous renvoyons les amateurs curieux de plus de détails aux estampes figuratives de cette galerie dont nous avons parlé plus haut.

23. —

Dans l'une des nombreuses dispositions adoptées successivement pour la colonnade du Louvre, il s'en trouvait une où des niches pratiquées de chaque côté de la colonnade devaient recevoir des statues colossales. Dans l'une de ces niches, Girardon avait placé un Jupiter de 12 pieds de proportion. Il était en plâtre et travaillé à la main; il tenait la foudre de la main droite élevée: l'aigle était à ses pieds. Quoique ce ne fût qu'une première pensée, il pouvait faire juger du talent de l'auteur. C'est qu'en effet ce qui distinguait éminemment Girardon, c'était sa facilité à modeler. Il a eu des émules dans le travail du marbre, peut-être même un supérieur dans Le Puget, qui avait coutume de dire que le marbre tremblait devant lui. Il n'en a point eu dans le talent de réaliser à l'instant sur la matière molle les inspirations de son génie. Ce Jupiter, ou sa copie, se voyait dans la galerie de Girardon, au Louvre.

24. — Aux Invalides.

Il a fourni les modèles de la plupart des statues fondues par

les Keller. Il a travaillé aux bas-reliefs. Il est l'auteur en grande partie du Saint-Louis placé dans une niche de la façade de l'église du côté de la campagne, qui a été terminé par Nicolas Coustou.

25. — A Sainte-Geneviève.

A la bibliothèque de Sainte-Geneviève (aujourd'hui du Panthéon), aux deux extrémités de chaque tablette, il y a des scabellons qui portent des bustes des anciens philosophes, orateurs, poètes, et plusieurs empereurs romains. Ces bustes ont été moulés sur l'antique et réparés de la main de Girardon. On y voit du même, le buste du docteur Antoine Arnaud, en marbre blanc, sur un support de couleur. Il est d'une grande beauté, et représente bien l'austère simplicité du personnage.

En se rappelant que le fils de Girardon avait fait profession dans cette maison, on conçoit que le père se soit plu à l'embellir de ses ouvrages.

Il a été gravé par Aug. Saint-Aubin.

26. — Le buste en marbre de Boileau-Despréaux.

C'est pour ce beau buste, si rempli d'expression et du plus beau travail, qu'ont été faits ces vers si connus :

« Grâce au Phidias de notre âge,
« Me voilà sûr de vivre autant que l'univers;
« Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers,
« Dans ce marbre fameux taillé sur mon visage,
« De Girardon toujours on vantera l'ouvrage. »

Brossette dit que ce buste était placé dans le cabinet de Girardon. Il a appartenu dans le dernier siècle à M. Evrard Titon du Tillet, auteur du Parnasse français, dont on voyait le beau cabinet, rue de la Cerisaye. Après la révolution, il se trouvait chez M. Dumont, marchand, de qui M. Lenoir l'a racheté, pour le placer au Musée des Monuments français. Il

est conservé aujourd'hui dans la galerie d'Angoulême, sous le n° 18. Il a de haut 2 pieds 2 pouces 9 lignes. On en a tiré plusieurs copies en marbre et en plâtre. (Brossette.)

27. — Dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré.

Dans le rétable du maître-autel était un bas-relief de bronze doré, par Girardon, représentant la sépulture de J.-C. Madame de Montespan avait fait présent à l'Oratoire de ce morceau très-estimé.

Il a été transporté au musée des Petits-Augustins. M. Lenoir affirme qu'il a été donné à l'église de Notre-Dame, où je n'ai pu le découvrir. Celui dont il a été parlé au n° 11 ci-dessus en était une copie.

28. — Aux Jacobins de la rue Saint-Honoré.

Madame la comtesse de Feuquières avait fait ériger dans cette église un mausolée fort remarquable à la mémoire de son père dont on y voyait le buste.

Certaines descriptions de Paris l'attribuent à Girardon, d'autres à Desjardins. Je crois pouvoir suivre avec confiance l'autorité du comte de Caylus qui, dans son éloge de Mignard, prononcé en pleine Académie, dit qu'il y eut deux bustes du premier peintre, l'un de Girardon, aux Jacobins, et l'autre de Desjardins, dont la fille de Mignard fit présent à l'Académie en 1726.

Il avait fait dans la même église, en 1653, deux statues de saint François et de saint Antoine de Padoue.

29. — Aux Jésuites de la rue saint Antoine.

On voyait dans leur bibliothèque le médaillon du grand Condé, en marbre blanc, de grandeur naturelle. En le donnant au père Tournemine, Henry Jules, le fils du grand Condé, lui dit qu'il ne manquait à sa parfaite ressemblance qu'un peu de tabac au bout du nez.

30. — **A la porte Saint-Denis.**

Les ornements de cette porte avaient été confiés à Girardon. Déjà il avait commencé les rossons qui sont sous l'arc lorsqu'il fut appelé à Versailles. Anguier aîné le remplaça.

31. — **A Saint-Etienne-du-Mont.**

Proche la porte du chœur, à droite, et adossé contre un pilier, on voyait un petit monument de sa main; c'était un génie en pleurs tenant un flambeau renversé.

(Voyage pittoresque à Paris).

32. — **Chez le duc de Tallard.**

On admirait dans son cabinet au dernier siècle une très-belle statue de marbre blanc, par Girardon, représentant Louis XIV vainqueur du serpent Piton.

Ce prince est couronné de lauriers; il tient son arc de la main gauche, son carquois sur le dos et le bras droit appuyé sur la hanche. Il foule aux pieds le serpent. Sa hauteur est de 28 pouces.

33. — **Chez M. Blondel de Gagny, place Royale.**

On y a vu un hercule au berceau étouffant des serpents, morceau très-estimé, exécuté en marbre par Girardon.

34. — **Chez M. Vaudreuil, rue de la Chaise.**

En 1787, on trouvait dans sa riche collection un petit enfant couché sur un matelat en marbre et un Neptune en bronze, de Girardon.

35. — **A l'hôtel Cluny.**

Chez M. Forné, procureur au parlement, vers 1750, un petit buste de Cicéron, en marbre blanc.

36. — Au musée des Petits-Augustins.

On y voyait sous le n° 284 de la notice de l'an X une statue en marbre blanc, de 6 pieds de proportion, représentant la religion, par Girardon.

On y a vu du même, sous le n° 310, quatre bustes en marbre, de Girardon, représentant Mercure, Flore, Apollon et Pomone, provenant d'un château royal. M. Lenoir, questionné sur le sort de ces morceaux, m'a répondu que le premier devait être placé aux Invalides, que les autres avaient été remis à l'intendant du ministre des finances pour en orner le nouveau ministère (1833).

---

§ III.

OUVRAGES

Exécutés pour Versailles, Trianon et autres lieux.

N. B. Depuis la première édition de cette notice, j'ai eu à ma disposition des renseignements aussi authentiques que curieux sur les ouvrages de sculpture exécutés à Versailles. Ces renseignements sont consignés année par année et presque jour par jour dans une suite d'in-folios manuscrits intitulés : *Bâtiments du roi*, commençant à l'année 1668 et se terminant vers 1695. Les premiers sont aux armes de Colbert, les autres aux armes de Louvois. Ils étaient conservés aux archives de la couronne, au Louvre, et doivent être réunis aux archives générales. J'ai pu puiser à cette source nouvelle des détails inédits et sur l'époque précise et quelquefois sur le prix des travaux exécutés par Girardon.

VERSAILLES. — CHATEAU.

37. —

Le long de la grille qui sépare l'avant-cour du château de Versailles se trouvent deux guérites qui servent de piédestaux à deux groupes de pierre.

Celui de gauche est de Girardon ; il représente la victoire de la France sur l'Espagne, symbolisée par le lion, gravé par Thomassin.

Ces groupes ont été posés en 1680 et ont été payés 2,000 liv. chacun. Celui dont il s'agit ici est de l'effet le plus grandiose.

38. —

Aux côtés du fronton de la façade du château, on voit deux statues. A droite est Hercule qui se repose après avoir vaincu l'hydre. Allusion à Louis XIV et à ses ennemis. Le lion et le

taureau figurent l'Espagne et l'empire. Cette statue en pierre est de Girardon, qui en conservait le modèle en cire dans sa galerie. En juin 1679, Girardon recevait 900 liv. à-compte sur cet ouvrage.

39. —

Le long de la balustrade de l'ancien château, tout autour de la cour de marbre, sont dix-huit statues de pierre de 8 pieds de haut, représentant les vertus de Louis XIV. Des neuf de droite, la troisième est de Girardon : c'est Pallas appuyée sur son écu.

PARC.

40. — **La fontaine de la Pyramide.**

Elle est en plomb bronzé, dans le parterre du nord. Quatre nappes ou bassins circulaires sont étagés les uns au-dessus des autres, et vont en se rétrécissant de bas en haut. Celui du bas a douze pieds de diamètre; ils sont portés par des écrevisses, des dauphins et de jeunes Tritons. Un bouillon de 4 pouces de diamètre sortant d'un vase, fait jouer toutes ces nappes. Elle a été gravée par Thomassin, dans l'ouvrage de Vaysse de Villiers sur Versailles, par Perelle et par Aveline. Elle a été exécutée dans les années 1671 et 1672. Des à-comptes pour 3,700 livres sont mentionnés sur les registres.

41. — **Bains de Diane, ou cascade de l'allée d'eau.**

Au-dessous de la pyramide et au commencement de la rampe qui descend au bassin du dragon, est un grand carré d'eau qui reçoit la décharge de cette fontaine. La principale face plus élevée que les autres, est ornée d'un grand bas-relief de nymphes qui se baignent au nombre de onze. Il est couvert par une belle nappe d'eau, et au milieu de quatre masques qui jettent de l'eau. Ce morceau, l'un des plus beaux

ouvrages de Girardon, est en plomb : Thomassin l'a gravé. Il fut exécuté en 1675 et années suivantes.

« Mon frère, dit Charles Perrault, donna aussi le dessin du bas-relief « qui est au-dessous de la fontaine de la Pyramide que M. Girardon « exécuta avec encore plus d'agrément que le dessin n'en avait. Ce bas-« relief est peut-être un des plus beaux qu'il y ait eu jusqu'alors.

42. — **L'hiver.**

Le long de la charmille qui termine le parterre du nord sont huit statues de marbre blanc. La plus belle de toutes est la statue de l'Hiver, par Girardon, sous la figure d'un vieillard qui tient un vase plein de feu. Elle a été très-bien gravée par Charles Simonneau et par J. Edelfinck dans le recueil dit : *Cabinet du roi*. Girardon l'a exécutée en 1686 et par exception y a mis son nom. Il conservait dans sa galerie son modèle en terre cuite.

43. — **L'enlèvement de Proserpine par Plutor.**

Ce morceau capital, l'une des plus admirables productions du maître, se trouve au centre du bosquet fermé, dit la colonnade ; le piédestal est de forme ronde et orné de trois scènes de la même fable en bas-reliefs.

Girardon y a travaillé dans les années 1684 à 1689, pendant lesquelles on le voit recevoir plusieurs à-comptes qui varient de 600 liv. à 1,000 liv.

Le modèle en bronze de ce groupe, posé sur un piédestal de marbre enrichi d'ornement dorés en or moulu, le tout de 7 pieds de haut, se voyait dans la galerie de Girardon, ainsi que les modèles en grand des têtes de Pluton et de Proserpine. Ce modèle qui a paru au salon de 1699 faisait pendant avec l'enlèvement d'une sabine par J. Debologne. Les deux ont été vendus depuis 980 fr. à la vente Crosat et 1,860 liv. à la vente Gagny.

Avant la révolution, M. de Vaudreuil en possédait une autre réduction montée sur une colonne.

Il en existe un petit modèle en bronze dans la galerie de Dresde. Il a été admirablement gravé par Gérard Audran dans le cabinet du roi.

44. — Bassin de Saturne, en plomb bronzé.

Cette fontaine, exécutée par Girardon sur les dessins de Lebrun, représente Saturne sous la forme d'un vieillard allé s'apprêtant à dévorer des pierres qu'il tire d'une espèce de vase : il est entouré de génies. Cette action est assez équivoque pour qu'elle n'ait pas été généralement admise. On a cru y voir la représentation de l'hiver, mais dans les documents contemporains, il n'est désigné que sous le nom de Saturne. Il a été gravé par Thomassin et dans Vaysse de Villiers.

Girardon y travailla seul durant les années 1675 à 1678. En mai de cette dernière année il reçut le solde de la somme de 19,460 liv. à laquelle montait la totalité de ce qu'il devait recevoir pour cette fontaine.

45. — Bains d'Apollon, groupe en marbre blanc.

« Si l'on trouvait un jour sous des ruines, dit Voltaire, les bains d'A-« pollon et le tombeau du cardinal de Richelieu, il est à croire que ces « productions de nos jours seraient mises à côté de la plus belle anti-« quité grecque. »

Voici comment Landon décrit ce groupe magnifique, l'un des chefs-d'œuvre de notre compatriote et de la sculpture en général.

« Le dieu du jour vient de terminer sa carrière. Il se repose à l'entrée « d'une grotte qui conduit au palais de Thétis : six nymphes s'empressent « à le servir. L'une d'elles détache les tresses de la chevelure d'Apollon ; « deux autres répandent des essences sur ses mains ; une quatrième lui « lave les pieds, tandis que deux de ses compagnes tenant chacune un « vase, s'apprêtent à la seconder dans cet emploi. On doit au ciseau de

« Girardon, Apollon, les deux nymphes gà enoux, celle qui est à droite
« verse des parfums. Ces statues sont remarquables par les grandes
« attitudes, l'élégance du dessin et la beauté de l'exécution. Elles suffi-
« raient pour ouvrir à Girardon les portes du temple du Goût. Les autres,
« de Regnaudin, sont inférieures, mais ne déparent pas l'ensemble de
« cette composition pleine d'agrément et de poésie.

« Dans le groupe à droite, deux coursiers d'Apollon sont abreuvés par
« des Tritons. Les Tritons sont de Guérin, les chevaux de Marsy.

« Dans le groupe à gauche, même disposition, par Marsy, parfaite-
« ment exécutée.

« Ces nymphes sont belles, dit un autre écrivain, comme le dieu
« qu'elles servent; leurs attitudes sont gracieuses et naturelles, et leurs
« humides draperies sont si légères qu'elles dérobent à peine le charme
« de la nudité. »

On retrouve les mêmes transports d'admiration chez tous ceux qui ont écrit en face de ce chef-d'œuvre.

Si Molière a chanté dans un poème l'œuvre de Mignard, Lafontaine a célébré en beaux vers les créations de Girardon.

« O, qui pourra décrire en langue du Parnasse
« La majesté du dieu, son port si plein de grâces,
« Cet air que l'on a point chez nous autres mortels,
« Et pour qui l'âge d'or inventa des autels, etc.

(Poème de Psyché).

Parmi les premiers embellissements de Versailles que des arrangements postérieurs ont fait disparaître, se trouvait une grotte artistement construite en rocailles et coquillages qu'il fut question d'animer par des sculptures. Si l'on en croit Ch. Perrault dans ses mémoires, ce fut son père le médecin qui, par allusion au soleil que le roi avait adopté pour devise, imagina de figurer Apollon venant se coucher chez Thétis pour représenter le roi qui venait se reposer à Versailles après avoir travaillé au bonheur de ses sujets. Il aurait fait agréer ce projet au roi qui l'aurait approuvé et en aurait demandé un dessin à Le Brun.

Quoi qu'il en soit, les quatre artistes y travaillèrent pendant les années 1668 à 1675, et peut-être au-delà, car, après avoir reçu de nombreux à-comptes, le plus souvent de 400 livres, les registres des bâtiments constatent qu'ils ne furent définitivement soldés que dans l'automne de 1677 du prix de leurs travaux, savoir :

Girardon et Regnaudin, de	18,000 liv.
Demarsy, de	14,318
Et Guérin, de	7,750
Total	40,068 liv.

Pour l'exécution poursuivie durant dix années du sujet le plus vaste qu'offre la sculpture ancienne et moderne, si l'on en excepte peut-être la Niobé.

Ce groupe changea souvent de place.

De la grotte, il fut transporté en 1684 dans le bosquet de la Renommée, aujourd'hui du Dôme. Girardon reçut 1,800 liv. pour avoir présidé au transfèrement.

Plus tard il fut distribué sous trois baldaquins en métal doré qui, bien que magnifiques, dit Piganiol, ne répondaient pas à l'excellence d'un ouvrage *qui mériterait d'en avoir de diamants.*

Enfin, en 1778, il fut bien plus convenablement placé dans l'antre d'un rocher factice construit dans un des bosquets fermés. Ce bosquet a été dessiné par Robert qui s'y est surpassé.

En 1676, Filibien publia in-f° une description de la grotte dans laquelle les bains d'Apollon sont très-habilement gravés, notamment le groupe principal par Jean Edelinck.

Il en existait, en 1787, un petit modèle en marbre chez M. Harenc de Presle.

Il en existe une réduction en bronze au Musée de Dresde. Girardon conservait dans sa galerie le modèle d'un bas-relief

représentant le passage du Rhin qui décore le vase tenu par une des nymphes.

46. — Bosquet des dômes.

Connu d'abord sous le nom de Fontaine de la Renommée, parce qu'on y voyait une Renommée sonnant de la trompette au milieu du bassin. Girardon y travailla en 1676, et reçut à ce titre 3,600 liv. Sur le socle de la balustrade en marbre blanc de Languedoc qui entoure la terrasse de ce bosquet, et sur les pilastres à hauteur d'appui qui en soutiennent les travées, sont quarante-quatre bas-reliefs fort estimés des connaisseurs, représentant les armes tant anciennes que modernes des nations de l'Europe. Girardon les exécuta avec Guérin et Mazeline dans les années 1677, 1678 et 1679.

47. — A l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses. Marius Curtius.

Le cavalier Bernin, depuis son retour à Rome, avait envoyé une statue équestre du roi qui fut placée et qui se trouve encore en cet endroit. Dans une de ses promenades, le roi en jugea la tête défectueuse. Girardon la remplaça par une tête de Marius Curtius copiée de l'antique, et changea en flammes les aspérités du rocher sur lequel s'appuie le coursier. (*Voyez Ch. Perrault et Dangeau.*)

48. — Grands vases en marbre blanc, pour les jardins.

On doit à Girardon deux des plus beaux et des plus grands faisant pendant.

L'un figure la Force, par les douze travaux d'Hercule; l'autre la Douceur, par les trois Grâces : ils sont couverts et portent des anses.

Girardon conservait dans sa galerie un modèle en bronze des travaux d'Hercule.

Il en exécuta deux autres pour M. de Seignelay; l'un représentait le triomphe de Thétis, et l'autre celui de Galathée,

M. de Seignelay les donna au roi, qui les plaça à Versailles dans le parterre du nord. Depuis, on les a vus à Trianon, salle des deux Ronds; ils portaient sept pieds quatre pouces de haut y compris le socle sur deux pieds sept pouces de diamètre; leurs modèles en bronze ont figuré à l'exposition de 1699 et se conservaient dans la galerie de Girardon.

Ces ouvrages, quelque considérables qu'ils soient, sont bien loin d'offrir le tableau complet de la part que notre compatriote a prise à la création et aux embellissements de Versailles pendant près de trente années, à partir de 1668 jusqu'en 1695 où nous manquent les registres des bâtiments. On voit figurer son nom presque à toutes les pages.

Ici il reçoit 6,400 liv. pour dix-sept bustes en marbre à livrer au magasin de Versailles; là il reçoit 4,100 liv. pour trois figures : c'est une statue de Flore, c'est une statue de Minerve dont on voyait les modèles en cire dans son cabinet; ce sont des ornements qu'on lui demande pour décorer les appartements intérieurs ou les fabriques des jardins, etc. Le laconisme des énonciations ne nous permet pas ici de préciser davantage, mais quel heureux génie que celui qui peut suffire à une telle tâche sans préjudice de tout ce qu'il exécutait en d'autres lieux et qui livrait ainsi, au premier appel, sans souci d'y attacher son nom, des productions qui eussent suffi à la réputation d'un autre artiste!!!

TRIANON-SUR-BOIS.

49. —

En descendant du pérystile du château pour aller dans les jardins, on rencontre d'abord le parterre haut, orné de deux bassins, au milieu de chacun desquels il y a deux groupes d'enfants de métal doré, qui sont de Girardon.

50. —

Dans le bois des sources, dans le haut, est un bassin d'une forme irrégulière, au milieu duquel il y a un enfant qui semble se mirer dans l'eau. Il est de Girardon.

On en voit un autre de figure irrégulière, orné de marbre de Languedoc et d'architecture de treillage; au milieu du bassin il y a un enfant qui admire le jet d'eau. Il est de Girardon.

SCEAUX.

51. —

On voyait sur le fronton du château de Sceaux une Minerve en pierre sculptée par Girardon. Elle était assise fort haut et à moitié debout, en sorte que, de quel côté qu'on la vît, elle paraissait tout entière.

52. —

Dans la chapelle, deux très-belles figures de marbre du même sculpteur occupaient dans le retable de l'autel, sur un fonds de marbre noir, la place ordinaire d'un tableau. Elles sont de grandeur naturelle, et représentent le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.

TOURNAY.

53. —

On voyait dans la chapelle Saint-Louis, de la cathédrale de Tournay, le tombeau de M. Bonneau de Tracy (mort en 1682). Au-dessus du sarcophage s'élevait une pyramide surmontée d'une tête de mort. En avant, le médaillon du défunt, porté par un génie allé en pleurs; au-dessus, un faisceau d'armes; des deux côtés de la pyramide, des palmes. D'autres attributs militaires complètent la décoration. Le tout composé et exé-

cuté par Girardon. Nous apprenons, par les ***Recherches de M. d'Armstraing sur la cathédrale de Tournay,*** que ce mausolée a été brisé à la première révolution, et qu'il ne subsiste plus que la table contenant l'épitaphe. Cette table, flanquée de deux colonnes ioniques, surmontées d'un attique, repose sur un soubassement terminé en cul-de-lampe. Sébastien Leclerc a gravé ce monument in-folio. Il y en a des épreuves avant la lettre avec des différences dans le profil et la chevelure.

GRAVELINES.

84. —

Dans l'église paroissiale de Gravelines, le mausolée de Claude Berbier du Metz, gouverneur de cette ville, posé en 1690.

Au-dessous du portrait en demi-bosse du guerrier, sont deux génies allés dans l'attitude de l'affliction ; l'un tient une horloge de sable, l'autre un flambeau renversé. Des drapeaux déployés, des bombes et des palmes font allusion aux exploits du défunt, et au coup de canon qui termina sa vie au siége de Saint-Venant.

Près du mausolée est une table de marbre, de 9 pieds de haut sur 5, où se lit en sytle lapidoire, l'éloge du défunt. Cette table, flanquée de deux colonnes ioniques, repo sesur un sou bassement en cul-de-lampe.

Sébastien Leclerc a gravé le tout. Les premières épreuves de l'estampe ont quelque différence dans le profil et dans la chevelure.

Girardon avait travaillé à un autre mausolée pour la même famille, dans l'église de Saint-Paul, à Paris, aujourd'hui détruite. (V. Germain Brice.)

Lors de la première édition de cette notice, j'ignorais le sort

de ce monument, j'en ai été informé par ce qu'on lit dans l'*Histoire de Gravelines*, par Piers (1833).

« Le fameux ouragan du 18 brumaire (9 novembre 1800) renversa la « flèche de l'église de Saint-Villebrock à Gravelines, qui, en s'écroulant, « abîma le chœur. On y célébra ensuite l'office divin dans la nef, et lors « de la consécration nouvelle de cet édifice rétréci, on y réintégra so- « lennellement le 29 septembre 1825 le mausolée du gouverneur de Gra- « velines, en marbre blanc, sculpté par Girardon, placé auparavant dans « le chœur. »

ORLÉANS.

55. —

Lelorrain, élève de Girardon, a fait dans l'église de Saint-Pierre-le-Martrois, à Orléans, le mausolée de Joseph Benoît, directeur de la monnaie. Un enfant montre un Christ en marbre, exécuté par Girardon.

DIJON.

56. —

Un buste en marbre de Louis XIV, par Girardon, au Musée de Dijon.

A SAINT-RIQUIER, EN PONTHIEU.

57. —

M. Gilbert, dans sa description historique de l'église de Saint-Ricquier (Amiens, 1836), signale, dans les termes suivants, un morceau échappé à mes premières recherches :

« Dans l'entrecolonnement au-dessus du maître-autel est placé un « grand Christ en bois, exécuté par François Girardon, statuaire, vers la « fin du dix-septième siècle. Ce Christ est de la plus grande beauté, et « l'admirable expression de la tête est digne de celles du Guide dont « la renommée est si connue en ce genre. »

Il avait été commandé par l'abbé Charles d'Aligre.

A FONTAINEBLEAU.

58. —

Dans la description de Fontainebleau, publiée par l'abbé Guilbert, avec figures, en 1731, il décrit ainsi le tabernacle du principal autel de la chapelle de la Sainte-Trinité, à Fontainebleau :

« Un piédestal en marbre blanc, terminé en console chargée de têtes « de chérubins, forme au milieu de l'autel un très-beau tabernacle orné « sur toutes ses faces de bas-reliefs de bronze, et supporte un baldaquin « de marbre blanc.

« Tous les marbres de ce tabernacle sont de Girardon, sculpteur du « temps de Louis XIV, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre.

« Il a représenté dans les bas-reliefs : au milieu une descente de « croix; aux deux côtés saint Félix de Valois et Jean de Matha; aux « deux extrémités les quatre évangélistes. Ils ont 8 pouces en carré.

A COURSON (Seine-et-Oise).

59. — **Maison de campagne de MM. de Lamoignon. Le buste en marbre blanc du premier président, Guillaume de Lamoignon.**

En 1668, Lamoignon de Baville, son cinquième fils, avait gagné pour le sculpteur Vanopstal une cause où il fit décider que son client, professant un art libéral, n'était point soumis pour ses honoraires aux règles de la prescription qui concernait les artisans. L'Académie songea à acquitter sa reconnaissance envers son éloquent défenseur; elle nomma (dit l'historien de l'Académie) M. Girardon pour faire son buste, et M. Champagne pour faire son portrait. La modestie de M. de Baville mit obstacle au désir de l'Académie, que toutes les instances de M. Lebrun, chargé de cette négociation, ne purent vaincre. On obtint de lui seulement que l'on ferait le buste et le portrait de M. le premier président, au lieu des siens.

Girardon et Champagne réussirent à leur ordinaire, ou plutôt ils se surpassèrent.

On plaça à Courson ces deux monuments.

M. Clément composa l'inscription au bas du buste, et le Père Vanière célébra cette belle action en beaux vers dans son *Prædium rusticum*.

Le buste en marbre avait 3 pieds de haut. Il a figuré à l'exposition de 1699.

Je n'ai pu connaître le sort de ces morceaux.

Le nom des Lamoignon, le souvenir de leurs vertus, aura-t-il protégé leur manoir contre le marteau des démolisseurs ? Il est permis d'en douter.

---

§ IV.

MORCEAUX QU'ON LUI ATTRIBUE.

1° M. Alexandre Lenoir possédait dans son riche cabinet le buste d'Homère et celui du Laocoon en marbre grec, de 18 pouces de hauteur, d'une grande beauté. Ils lui ont été vendus par le sieur Dumont, marchand, et il les a achetés comme œuvre de Girardon; ce qu'il ne mettait point en doute.

Malheureusement cette collection, comme tant d'autres, a passé le détroit. Après la mort de M. Lenoir elle a été acquise par le duc de Suderland.

2° J'ai vu chez M. l'abbé Girardon, chanoine de l'église de Troyes, un Christ en bronze de 15 à 18 pouces de haut, provenant de Clairvaux, et que la tradition attribue à Girardon.

3° M. Jacquesson des Brosses a donné à l'église de Saint-Remi, de Troyes, par son testament du 17 mars 1818, deux médaillons en marbre blanc, représentant le Christ et la Vierge, dont *on juge*, dit-il, que *Girardon est auteur*. Ils sont suspendus après deux piliers du chœur.

4° Vers 1829, M. le maire de Troyes (Gaudinot) fit acheter pour le compte de la ville, deux médaillons qu'on attribuait à Girardon. Ils sont en cuivre, ovales, dans des cadres de bois noir, et représentant absolument le même sujet que les précédents; seulement ils sont de plus grand format. On les conserve à l'Hôtel-de-Ville, où ils n'ont reçu jusqu'alors aucune destination.

5° En 1833, on a mis en vente comme ouvrage de Girardon, un Atlas en pierre de première grandeur, placé dans une niche, dans un bâtiment dépendant de l'ancien château

de Villacerf. Il porte sur les épaules un hémisphère qui formait cadran, et paraît indiquer les heures avec le doigt. Je me suis assuré qu'on n'avait d'autre garantie de cette attribution que le souvenir de la part que Girardon a prise en général aux embellissements de cette résidence. On trouve bien dans la galerie de Girardon un petit modèle de terre cuite, représentant Atlas à genoux, portant le monde sur ses épaules. Mais si le sujet est le même, il y a disparité dans la forme.

Celui dont il est question dans cet article est placé aujourd'hui au château de Sainte-Maure, près Troyes.

6° Il avait donné à Marie Girardon, sa sœur, deux modèles en terre cuite, de 3 pieds de proportion, sur un fonds doré ovale. L'un de la *Mater dolorosa,* son morceau de réception ; l'autre de *Saint Jean-Baptiste,* avec son agneau. Sa sœur les avait fait incruster dans son arrière-boutique. Ces objets avaient passé dans le cabinet de Grosley.

M. Patris de Breuil, éditeur des *Troyens célèbres*, a signalé en 1812 la présence de ces morceaux chez M. Provence, à Saint-Pouange. Mais ces médaillons, que j'ai en effet retrouvés à Saint-Pouange en 1833, et dont M. le docteur Carteron a fait hommage au Musée, ne sont point les originaux : ils sont en plâtre, grossièrement dorés et encollés, et doivent être une reproduction du commerce à l'usage des églises. Ils proviennent de celle de Lirey.

7° M. de Méric de la Tournerie avait fait ériger dans l'église de Lailly (Yonne) un monument funèbre à la mémoire de sa femme, et de ses sept enfants qu'il avait perdus avant elle. Il consiste en un médaillon de marbre blanc, qui représente en demi-bosse un enfant Jésus, couché sur une croix couronnée d'épines. Autour on lit cette inscription : *Septem obiere innocentes quinque hic cum matre quiescunt.* Les almanachs de l'Yonne attribuent ce morceau à Girardon.

Je l'ai vu sur place. Il en est digne par beaucoup de naïveté

et de charme, mais je n'ai pas d'autre garantie de son attribution.

8° On a vu en la possession de M. Lerouge-Descours, à Troyes, un Christ en ivoire d'une seule pièce, que la tradition, et mieux encore, la perfection du travail, fait attribuer à Girardon. Il porte 40 centimètres de haut sur 13 centimètres de largeur entre les deux mains. Il appartient aujourd'hui à M. Pâris, ancien maître de pension.

9° M. Patris-Debreuil, éditeur de Grosley, conserve dans son cabinet deux médaillons en marbre blanc, auxquels on peut, avec quelque fondement, donner Girardon pour auteur.

Ils représentent : l'un, saint Jean adolescent ; l'autre, la Vierge dans l'âge mûr. Ils portent 13 pouces sur 10.

Ils ne sont point indignes d'une telle origine, au dire des connaisseurs.

Ils se trouvaient encastrés dans le chambranle d'une cheminée de la maison rue du Bourg-Neuf, n° 5 [1].

Quand on les eut débarrassés de l'enduit de poussière qui les rendait méconnaissables, on vit paraître au bas de chacun d'eux, tracés d'une encre évidemment fort ancienne, ces deux mots : *Girardon fecit.*

J'ajouterai que ce double sujet a plus d'une fois été reproduit par Girardon.

Je crois inutile de relever ici des attributions évidemment erronées qui se sont glissées dans des compilations modernes. C'est surtout avec Bouchardon que la confusion a eu lieu, à cause de la même désinence de nom.

[1] Cette maison était celle du respectable et infortuné maire de Troyes, M. Huez. Elle a été pillée à la suite de l'assassinat.

§ V.

RESTAURATIONS D'OUVRAGES ANTIQUES.

1° Il a restauré la Vénus d'Arles, à laquelle il a fait deux bras, depuis les coudes, et les mains ; il a placé une pomme dans la main droite et un miroir dans la main gauche. Cette statue porte au Musée le n° 282. Elle a été gravée un grand nombre de fois, notamment par Muller fils.

2° La statue de la Pudicité. (Musée, n° 124.) La considérant avec les plus anciens critiques comme une vestale, Girardon y avait ajouté un petit autel antique sur lequel elle entretenait le feu sacré. Cet accessoire a disparu ; elle était autrefois dans la galerie de Versailles. Gravée monum. du Mus., t. IV, pl. 3.

3° L'Uranie ou l'Espérance. (Musée, n° 321.) Girardon, adoptant la première dénomination, y a ajouté la couronne étoilée sur la tête et un volume à la main. On l'a vue autrefois dans la galerie de Versailles, et depuis dans la salle de l'Étoile, au parc. Gravée, Musée, t. II.

4° Une Diane, et d'autres statues antiques qui se voyaient dans une salle verte à Trianon.

5° Un bacchus antique, placé dans la salle verte, à Marly.

6° Une tête de jeune faune, figurée dans Caylus. Tome II, p. 140.

7° Il a fait les draperies en bronze doré et les bustes des empereurs romains qu'on voyait dans les salons de la Guerre et de la Paix, à Versailles. Les têtes sont de porphyre, les scabellons d'albâtre oriental.

8° Le buste et les ornements d'une tête antique parfaite-

ment conservée, représentant Alexandre. Le corcelet est de marbre vert d'Egypte, la tête de Jupiter Ammon, gravée sur le corcelet, et les draperies sont en bronze doré d'or moulu, ainsi que les ornements du scabellon de marbre. Le roi l'a racheté chez M. le maréchal d'Estrées, où il avait passé à la mort de Girardon. (Exposition, 1699.)

---

§ VI.

MORCEAUX

Exécutés sur ses dessins ou sur ses modèles pendant son inspection générale.

Voici ceux qui sont venus à ma connaissance :

1° Parmi les statues qui sont autour du bassin d'Apollon, à l'extrémité du tapis vert, à Versailles, on trouve le groupe d'Ino se précipitant dans la mer avec son fils Melicerte.

Il a été exécuté par Pierre Granet, sur le modèle en cire de Girardon, qui était conservé dans sa galerie. — Gravé dans Vaysse de Villiers.

2° Lecomte a fait pour Versailles un groupe en pierre, représentant Vénus et Adonis. Girardon avait fourni les modèles en cire et en plâtre, et reçut pour ce travail une somme de 400 livres en 1684.

3° Le groupe d'Enée et Anchise, fait à Rome par Lepautre, et placé aux Tuileries, a été exécuté sur le modèle en cire de Girardon. Conservé dans sa galerie.

4° On voit dans les registres des bâtiments que, durant les années 1687 et suivantes, il s'occupa sans interruption de reproduire en bronze les plus beaux morceaux de l'antiquité et de l'art moderne pour l'ornement des résidences royales. Girardon faisait ou réparait les modèles ; Balthasar Keller dirigeait la fonte dans un atelier placé à l'Arsenal. — On cite le *Faune*, le *Gladiateur mourant*, le *Remouleur*, et autres.

5° Il exécuta également en bronze, pour de riches amateurs, et notamment pour la galerie de M. de Pontchartrain, des copies de statues et bustes antiques, avec une telle habileté et une telle fidélité, qu'il est fort à craindre, dit à ce sujet le comte de Caylus (*Antiquités*, t. II), qu'elles ne mettent en défaut les antiquaires futurs.

§ VII.

SES DESSINS.

On conserve au Musée deux dessins de Girardon.

Le premier, inventorié n° 9,797, représente une tête de satyre, dessin aux trois crayons. Hauteur, 34 centimètres, largeur, 245 millimètres.

Le deuxième, inventorié n° 9,798, représente la statue de Louis XIV, amené sur la place Vendôme, dessin lavé sur crayon. Hauteur, 62 centimètres, largeur, 48 centimètres. Ce dessin est curieux. Il représente la place en cours d'exécution. Il est exposé au Musée des dessins, sous le n° 1,013.

Le n° 2,789 des dessins du cabinet de Paignon-Disjonval, porte :

Etude de tête d'homme, vu de trois quarts, ayant une barbe courte, par GIRARDON.

Dessin aux crayons noir et blanc, sur papier bleu de 11 pouces sur 9.

TABLE.

—

FIN.



